

LA FIANCÉE DU SURMELIN #5

OU

PÂTÉ D'OIE BLANCHE EN CROÛTE DE SEL

Sébastien WEBER

Drame sans précédent et sans suite

2022

DA4P



contact@da4p.org

Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C^{ie} du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

LA FIANCÉE DU SURMELIN #5

Cette modeste bouffonnerie est dédiée à M. Guillouard, en souvenir de son champagne exquis et de l'accueil chaleureux qu'il nous fit en son château de Mareuil-en-Brie.

Sommaire

LA FIANCÉE DU SURMELIN #5

ACTE I

Scène 1	13
<i>De la difficulté de privatiser des biens communs.</i>	
Scène 2	23
<i>Soupe, macédoine, choucroute, progrès.</i>	
Scène 3	28
<i>Leçon d'espionnage ancillaire.</i>	
Scène 4	32
<i>L'embryon d'une solution.</i>	
Scène 5	37
<i>Purgatif hépatique.</i>	
Scène 6	55
<i>Bis repetita placent.</i>	

ACTE II

Scène 1	63
<i>Sur la piste de la bête préfectorale.</i>	
Scène 2	72
<i>Jodeln.</i>	
Scène 3	74
<i>Déclaration d'intention.</i>	
Scène 4	75
<i>Spécialités bavaroises.</i>	
Scène 5	79
<i>La grande évasion.</i>	
Scène 6	80
<i>Ornithogologie.</i>	
Scène 7	83
<i>Eternuen Sie Sich?</i>	
Scène 8	85
<i>Ein Schleuh? Was ist das?</i>	
Scène 9	88
<i>Le début de la fin.</i>	
Scène 10	90
<i>La suite de la fin.</i>	

ACTE III

La fiancée du Surmélin	101
------------------------------	-----

LA FIANCÉE DU SURMELIN #5

ou

Pâté d'oie blanche en croûte de sel

PERSONNAGES

— La cour impériale —

EUGÉNIE, *impératrice* Élodie Cotin
NAPOLÉON III, *empereur* Christian Termis
LOUIS-NAPOLÉON, *prince impérial* Jean-Baptiste Carnoye

— La préfecture —

EUGÈNE ERNEST EDGARD EDMOND RASTAGNAC, *préfet de la Marne* Raphaël Dubois

— Les services secrets —

GASPARD DURAND, *agent secret* Fabien (B. à Z.)
GUILLAUME DURANT, *agent secret* Jean-Luc (B. à Z.)

— La faune —

SOUILLETTE, *orpheline chantante et lacustre* Lou Mary
ERNEST, *ours apprivoisé de Souillette* Yohan

— Le clergé —

S^R PHILOMÈNE DU SACRIFICE, *religieuse olé-olé* Christelle Garand

— Le personnel —

CLARISSE, *domestique au château des Écossières* Kathy
TOINETTE, *domestique au château des Écossières* Mathilde

— Les révoltés —

CLAUDIUS LAMALLE, *commercial hydraulique de la Rastagn'Eau C^{ie}* Claude
GILBERT DARMIN, *technicien hydraulique de la Rastagn'Eau C^{ie}* Gilles
ODETTE CHANDON, *femme d'un notable* Odile
ANNETTE, *bonne de Odette* Audrey
HUBERT VOULIER, *enfant* Hugo
GABIN ROUBIEUX, *enfant* Gabriel
DENIS LELONG, *enfant* Damien
NATHANAEL VANDELET, *enfant* Nathan
JEAN VOULIER, *père de Hubert* Jean-Yves
SALOMÉ ROUBIEUX, *mère de Gabin* Sophie
ARMANDE LELONG, *mère de Denis* Alice
CHARLOTTE VANDELET, *grand-mère de Marguerite* Chantal

— Famille bûcherons —

JACQUOT BRUCHOT, *le père*
MARINETTE BRUCHOT, *une fille*
MARTINE BRUCHOT, *une fille*

— Dans la forêt : le bûcheron et ses enfants —

GALIEN, le bûcheron	Rudy
HANNIBAL, son fils cadet	Andy
JOSEPH, son fils aîné	Lenny

— Dans la forêt : le rhume des foins —

GUSTAVE, victime du rhume des foins	Gilles
PHILIBERTE, victime rhume des foins	Pascale
MAXIMILIENNE, victime du rhume des foins	Marie-Laure

— Dans la forêt : les ornithologues —

CLAUDE, ornithologue	Cédric
LOUISETTE, ornithologue	Line
MARINETTE, ornithologue	Maëlane

— Le bistrot —

PAULETTE OLLIER, bistrotière	Christine
GILBERT, buveur	Thierry
JACQUOTTE, buveuse	Catherine
GASPARDINE, buveuse	Solange
ERNESTINE, buveuse	Chantal
HONORÉ, buveur	Jean-Pierre
JEANNETTE, aide de Paulette	Josie

— Chœur et dispensaire —

SERGE, malade d'alcool	Jean-Pierre
HENRIETTE LAPERCHE, malade d'alcool	Sylvie
ROSE LAPERCHE, malade d'alcool	Jessica
IRÈNE LAPERCHE, malade d'alcool	Mallory
ADÉLAÏDE LAPERCHE, malade d'alcool	Florence
APOLLINE MERTEUIL, institutrice, malade d'alcool	Manon Martin
SIMÉON, élève, malade d'alcool	Ewan
HYPOLITE, malade d'alcool	Aloïs
S ^R BERNADETTE DU DOUX SUPPLICE, religieuse	Élisabeth
S ^R GERTRUDE DE LA DIVINE MATRICE, religieuse	Claire
S ^R GODELIVE DU PIEUX CALICE, religieuse	Claudine
S ^R MARIE-GARANCE DE LA PURETÉ LIBÉRATRICE, religieuse	Maryline
SUZANNE, herboriste	Sylvia
CONSTANTIN, apprenti herboriste	Mathieu
M. OCTAVE, chef de chœur et d'orchestre	Michel
M. JULES, accordeur de piano et, accessoirement, de chœur	Philippe
LE COMMISSAIRE, flic	Rémi
DEUX GENDARMES	

— L'antre de l'abject Rastagnac —

MARIOTTE, servante du préfet Rastagnac	Chantal Toubart
GONTRAND, domestique du préfet Rastagnac	Bernard Metzger
ODON, valet de Rastagnac	Philippe Ponce

— Le « Sapin de Noël » —

NESTORINE, <i>metteur en scène</i>	Nathalie Prola
PROSPERT, <i>chanteur pressenti pour jouer le dieu Borvo</i>	Pascal Prola
MUGUELLE, <i>contributeurice au décor</i>	Muriel
KARINN, <i>contributeurice au décor</i>	Kathy
ALBERIQUE, <i>contributeurice au décor</i>	Audrey
OCTAVIE, <i>contributeurice au décor</i>	Odile
MARISOL, <i>contributeurice au décor</i>	Mathilde
EUDES, <i>contributeur au décor</i>	Nolan

— L'opérette —

SURMELINA, <i>petite déesse du Surmelin</i>	Lou Mary
DAMONA, <i>déesse des rivières, mère de Surmelina</i>	Christelle Garand
TOUTATIS, <i>dieu du ciel, père de Surmelina</i>	Christian Termis
BELISAMA, <i>déesse du feu et des sources bouillantes, épouse de Toutatis</i>	Élodie Cotin
CHŒUR, <i>gaulois de la tribu des Surméléens</i>	J.-B. Carnoye, chorale, habitants
LES ANIMAUX, <i>les animaux de la forêt, amis de Surmelina</i>	
BORVO, <i>dieu du feu souterrain</i>	Raphaël Dubois
SEQUANA, <i>déesse de la Seine</i>	Marie-Christine
MARNA, <i>déesse de la Marne</i>	Fabienne
DHUISA, <i>déesse de la Dhuis</i>	Marie-Claude

— Les amis poilus, emplumés et bruyants de Souillette —

BIDOU-BIDOU, <i>lapin</i>	
FLOP-FLOP, <i>loutre commune</i>	
FROU-FROU, <i>biche</i>	
CROA-CROA, <i>corbeau</i>	
COIN-COIN, <i>canard</i>	
GROUIK-GROUIK, <i>sanglier</i>	
GRONK-GRONK, <i>phacochère, cousin de Grouik-Grouik</i>	

ACTE I

SCÈNE 1

HUBERT, GABIN, DENIS, NATHANAEL, CLAUDIUS,
GILBERT, ODETTE, ANNETTE, JEAN, SALOMÉ, AR-
MANDE ET CHARLOTTE.

*Sur la place du village. Gilbert est en train d'achever de
poser une clôture autour du puits et de poser sur cette clôture
des pancartes « Propriété privée de la Rastagn'Eau C^{ie} ».
Claudius prépare un guichet d'accès à ce même puits.
Entrent les enfants, portant des seaux.*

HUBERT. – Pff! Chercher de l'eau, chercher de l'eau! Trois fois
par jour, sept jours sur sept. On ne fait plus que ça. Ça n'arrête
pas.

GABIN. – Trois kilomètres aller-retour. Et puis deux seaux
chaque fois. Trois fois vingt litres. J'ai les bras qui s'allongent,
moi. Je vais bientôt marcher dessus.

DENIS. – Et puis : « Fais attention! N'en renverse pas! » Et
puis : « N'en bois pas, c'est pour les vaches! »

NATHANAEL. – C'était quand même plus simple avant.

HUBERT. – Ah, ça, tu l'as dit! Les vaches à la rivière, la source
au fond du jardin, une petite partie de pêche le dimanche...

GABIN. – Tiens, la pêche ! Vous vous rappelez les grenouilles ?

DENIS. – Et les brochets ?

NATHANAEL. – C'est fini, tout ça. Maintenant...

HUBERT. – Ah, ça, tu l'as dit ! Maintenant, c'est marche ou crève de soif. Plus qu'un seul puits à la ronde.

GABIN. – Ah, puis la toilette ! Ma mère, elle nous frotte avec du sable. J'ai la peau, on dirait un chat écorché.

DENIS. – Moi, la mienne, elle a gardé l'eau de son dernier bain, mais bon, depuis un an... Moi, je n'ose pas trop me laver dedans.

NATHANAEL. – Eh bien, grand-mère et moi, c'est bien simple, on ne se lave plus.

HUBERT. – Ah oui ? C'est une solution. Mais enfin, à long terme, je ne sais pas...

GABIN. – Les parents, ils parlent de partir.

DENIS. – Les miens, pareil.

NATHANAEL. – Eh bien, nous, on ne peut pas. Grand-mère est trop vieille.

HUBERT. – Mes parents non plus, ils ne peuvent pas. Ils ont des dettes jusque là. Ou là, même, tiens.

Ils se sont approchés du puits.

GABIN. – Bon, allez, courage, c'est la dernière de la journée.

DENIS. – Tant mieux, j'en ai plein les pattes.

NATHANAEL, *découvrant le puits clôturé et le guichet.* – Hé, qu'est-ce que c'est que ça ?

CLAUDIUS. – Bonjour, bonjour. Un petit moment, s'il vous plaît, j'en termine avec ce panneau... (*Il achève de punaiser les tarifs sur le devant du guichet.*) Voilà. Parfait, parfait. C'est ouvert! (*Il s'installe au guichet.*) Ah, nos premiers clients! Bienvenue, bienvenue! Que puis-je faire pour vous? Ah, vous portez des seaux. C'est donc que vous êtes intéressés par nos offres exceptionnelles. Exceptionnelles et promotionnelles! La Raſtagn'Eau, c'est la garantie d'une eau pure et savoureuse, amoureusement puisée par nos meilleurs artisans hydrauliques du pays. Voyez! Gilbert!

Gilbert fait une brève démonstration de puisage, puis brandit d'un air gourmand un verre d'eau qu'il fait miroiter dans la lumière.

GILBERT, *buvant son eau.* – Ah, quelle fraîcheur, quel bonheur! Merci, Raſtagn'Eau! Raſtagn'Eau, l'eau qui vous rend fort et beau!

Cependant, entrent Odette et Annette, cette dernière portant un seau dans une main et un panier de courses dans l'autre.

CLAUDIUS, *à Gilbert.* – Merci, Gilbert! (*Aux enfants.*) Au litre, en flacon, en bonbonne, à des prix défiant toute concurrence! Profitez dès à présent de nos offres exceptionnelles en adoptant la carte avantage! Alors, les enfants, que puis-je faire pour vous?

HUBERT. – Euh, eh bien, on veut de l'eau.

CLAUDIUS. – Pas de carte d'abonnement? Pas de carte de fidélité? Très bien, très bien. Deux seaux, disiez-vous? Vingt litres? Dix sous le litre, fois vingt, cela nous fait dix francs. Comment réglez-vous, jeune homme?

HUBERT. – Euh... Oui, mais, euh, bah, on n'a pas d'argent.

CLAUDIUS. – Ah, désolé, pas d'argent, pas d'eau. C'est la loi, mon garçon. Mais allez en parler à vos parents et, tenez, donnez-leur cette brochure. Tout est expliqué dedans. Les tarifs préférentiels pour les résidents, les commodités de paiement, et cætera. Au plaisir de vous revoir très, très vite à la Raſtagn'Eau C^{ie}! Allez, allez, psſt, du vent!

Les enfants sortent.

GILBERT, à là cantonade. – Raſtagn'Eau, pour être frais et diſpos! Raſtagn'Eau, le vrai goût de l'eau!

Odette et Annette s'approchent.

ODETTE, à Claudius. – Ainsi donc, l'eau est payante désormais?

CLAUDIUS. – Bonjour, chère madame.

ODETTE. – Bonjour, monsieur. Donc, l'eau...?

CLAUDIUS. – Je vous arrête, madame. Ce n'est pas l'eau qui est payante. C'est le service.

ODETTE. – Le service?

CLAUDIUS. – Parfaitement. La Raſtagn'Eau C^{ie} s'engage, madame, par sa charte de qualité, à mettre à la diſposition des

consommateurs une eau puisée avec un soin tout professionnel (*— Gilbert puise « professionnellement » —*) et qui bénéficie de tous les traitements scientifiques qui lui garantissent une qualité hydro-hygiénique (*— Gilbert brandit une éprouvette et analyse les qualités hydro-hygiéniques de son contenu —*) sans commune mesure avec l'eau ordinaire. Idéale pour l'hydratation, la toilette, la cuisine et la lessive, la Raſtagn'Eau fait l'objet de contrôles extrêmement rigoureux à toutes les étapes de sa conception. L'eau n'est pas payante, chère madame. La garantie de sa pureté et de ses vertus, si.

GILBERT. — Raſtagn'Eau, souveraine contre tous les maux !

ODETTE. — Ah, c'est intéressant.

ANNETTE. — Bah, quand même, ce n'est jamais que de l'eau, hein !

ODETTE. — Taisez-vous, Annette.

ANNETTE. — Je dis ça...

ODETTE. — Taisez-vous ! (*À Claudius.*) Donc, l'achat de cette eau nous assure qu'elle sera excellente en toute circonstance ?

CLAUDIUS. — C'est cela même, chère madame.

ODETTE. — Qu'elle n'aura jamais un goût de terre ? Qu'elle sera toujours parfaitement claire ?

CLAUDIUS. — C'est notre engagement à la Raſtagn'Eau C^{ie}.

ODETTE. — Et que nous pourrons en jouir en abondance sans craindre de la gaspiller ?

CLAUDIUS. – Vous avez tout compris.

ODETTE. – Hmm, hmm, c'est intéressant, c'est intéressant...

ANNETTE. – Bah!

ODETTE. – Taisez-vous, Annette. (*À Claudius.*) Et les tarifs?

CLAUDIUS, *montrant les tarifs.* – Très avantageux.

ODETTE, *considérant les tarifs.* – Ah, tout de même.

ANNETTE. – Ah, ça!

ODETTE. – Taisez-vous, Annette. (*À Claudius.*) Cela représente un certain investissement.

CLAUDIUS. – Ah, madame, l'on n'a rien sans rien. Si je puis me permettre... Vous semblez être une personne de condition.

ODETTE. – Mon mari est notaire, cher monsieur.

CLAUDIUS. – C'est bien ce que je pensais. Il intéressera peut-être votre époux de savoir que le capital de la Raſtagn'Eau C^{ie} est ouvert aux investisseurs entreprenants et audacieux.

ODETTE. – Taux de rendement?

CLAUDIUS. – Quinze, seize.

ODETTE. – Quinze, seize pour cent? C'est énorme!

CLAUDIUS. – C'est l'avenir.

GILBERT. – Raſtagn'Eau, ce n'est pas du pipeau!

ODETTE. – Eh bien, j'en toucherai un mot à mon mari.

CLAUDIUS. – À la bonne heure !

ODETTE. – En attendant, Annette, dix litres. (*À Claudius, pendant que Gilbert fait le service à Annette.*) Et mettez-moi cette carte d'abonnement, là...

CLAUDIUS. – La carte premium ?

ODETTE. – Oui, oui, très bien. (*Odette paie. Saluant.*) Monsieur.

CLAUDIUS. – Au plaisir, madame.

Odette et Annette s'éloignent.

ANNETTE. – Ah, bah, elle coûte peut-être cinq francs, leur eau de princesse, mais elle pèse toujours aussi lourd.

ODETTE. – Taisez-vous, Annette.

ANNETTE. – À ce prix-là, peut-être qu'on va pouvoir payer le boucher avec. Un steak, un petit gobelet...

ODETTE. – Taisez-vous, Annette.

ANNETTE. – Ou le pain alors. Trois gorgées la baguette. (*Odette soupire.*) Par contre, comme porte-monnaie, ça n'est pas fort pratique, hein ?

Elles sortent. Entrent Jean, Thérèse, Salomé, Armande et Charlotte, suivis des enfants.

JEAN, à Hubert, montrant Claudius. – C'est lui, là ?

HUBERT. – Oui, papa, c'est lui, c'est lui qui vend l'eau, le monsieur, là !

GILBERT. – Raſtagn'Eau, nous allons vous faire aimer l'eau !

SALOMÉ, à *Claudius*. – Dites donc, vous, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

ARMANDE. – Qui que vous êtes d'abord ? Et qu'est-ce que vous faites là ?

CHARLOTTE. – Et qu'est-ce que c'est que ces barrières autour du puits ?

CLAUDIUS. – Hé, là, doucement ! C'est une propriété privée !

JEAN. – Une propriété privée ?

CLAUDIUS. – Parfaitement !

THÉRÈSE. – Le puits, privé ? Et depuis quand ?

CLAUDIUS. – Depuis son rachat par la Raſtagn'Eau C^{ie}.

SALOMÉ. – La Raſta quoi ?

CLAUDIUS. – La Raſtagn'Eau C^{ie}.

ARMANDE. – La Raſtagn'Eau C^{ie} ? C'est quoi, ça ?

CLAUDIUS. – Une société anonyme au capital de 85 000 francs qui s'est portée acquéreuse de ce puits et de son eau, comme en atteste les documents ici...

CHARLOTTE, *coupan*t *Claudius*. – Mais c'est notre puits ! C'est même mon mari qui l'a creusé il y a cinquante ans !

CLAUDIUS. – Peut-être, madame, mais en attendant, maintenant, c'est à la Raſtagn'Eau C^{ie}.

GILBERT. – Raſtagn'Eau, parce que je le vauz bien.

JEAN. – Non, mais c'est un comble ! Déjà qu'à cause de la rivière qui coule à Paris on est obligés de faire des kilomètres et des kilomètres pour aller chercher de l'eau, et maintenant il faudrait payer ?

SALOMÉ. – Et payer combien ? (*Ayant lu les tarifs.*) Quoi ? Comment ? Combien ? Mais c'est du vol ! De l'escroquerie ! De l'assassinat !

ARMANDE. – De la rapine, de la spoliation !

CHARLOTTE. – Du détournement de bien public !

CLAUDIUS. – Ah, excusez-moi, mais pas du tout ! C'est le progrès.

GILBERT. – Raſtagn'Eau, la joie de vivre en tonneau !

JEAN. – Retenez-moi ou je fais un malheur !

SALOMÉ. – Te retenir ? Mais il n'en est pas question ! Vas-y, Jeannot, montre lui ce que tu sais faire !

ARMANDE. – Fonce-lui dans le tas !

CHARLOTTE. – Oh, et puis pas tout seul, hein ! (*Frappant Claudius d'un coup de canne.*) Tiens, vaurien, voyou, voleur, assoiffeur !

JEAN, *aux enfants*. – Allez, les minots, remplissez les seaux ! (*À Claudius.*) Et toi, mon gaillard, tu vas voir ce que tu vas voir !

LES ENFANTS. – À l'assaut !

S'engage donc une bataille. Les adultes tapent à bras raccourcis sur Claudius, qui se défend comme il peut, tandis que les enfants démolissent les barrières et remplissent leurs seaux.

GILBERT, *un peu déboussolé*. – Raſtagn'Eau, l'eau de tous vos désirs !

CLAUDIUS. – Hé, arrêtez, je n'y suis pour rien, moi, je ne suis qu'un modeste employé, tout comme vous victime de la rapacité du capital ! Aïe ! Ouille !

SALOMÉ. – Eh bien, va te faire capitaliser ailleurs !

CLAUDIUS, *se prenant un coup*. – Ah !

SALOMÉ. – Laquais !

CLAUDIUS, *idem*. – Pitié !

ARMANDE. – Jaune !

CLAUDIUS, *idem*. – Non !

CHARLOTTE. – Brute !

CLAUDIUS, *idem*. – Euh, vous exagérez, là, madame !

GILBERT. – Raſtagn'Eau, l'eau des héros !

CLAUDIUS, *à Gilbert*. – Mais tu pourrais m'aider, toi, plutôt que de dire des âneries !

GILBERT. – Euh, bah, comment ?

CLAUDIUS. – Mais je n'en sais rien ! Fais quelque chose ! (*Se prenant un coup.*) Aïe ! (*Gilbert réfléchit, puis prend un seau et*

arrose tout le monde.) Bravo! Et maintenant, fuyons! (*En sortant, aux assaillants.*) Vous ne perdrez rien pour attendre! Destruction de puits privé, vous allez payer cher, bande de... Bande de...

JEAN. – C'est ça, oui! Allez, bon vent!

SALOMÉ. – Victoire! Ils ne sont pas prêts de nous refaire ce coup-là!

ARMANDE. – Faire payer l'eau, non mais!

CHARLOTTE. – Hmm, on verra. Pas certaine qu'ils lâchent l'affaire comme ça. Un tel filon...

JEAN. – Ils trouveront à qui parler.

SALOMÉ. – Ils y réfléchiront à deux fois. En attendant, il faut faire boire les vaches.

ARMANDE. – Je vais peut-être changer l'eau du bain, tiens.

CHARLOTTE. – Et préparer la soupe.

Tous sortent.

SCÈNE 2

GILBERT, PAULETTE, JACQUOTTE, GASPARDINE, ERNESTINE, HONORÉ, JEANNETTE, NAPOLÉON J^R.

Même lieu, sur la terrasse du bistrot.

GILBERT, *à propos de la scène précédente.* – Ils n'ont pas tort quand même...

PAULETTE. – Quoi, ils n'ont pas tort ?

GILBERT. – Eh bien, pour l'eau...

PAULETTE. – L'eau ? Qu'est-ce que tu y connais, toi, à l'eau, hein ?

HONORÉ. – Eh bien, déjà, qu'elle est à tout le monde.

PAULETTE. – À tout le monde, mais toi, la dernière fois que tu en as eue dans la bouche, c'est quand ?

GILBERT. – Euh...

PAULETTE. – Je vais te le dire, moi, quand c'était. C'était quand tu étais si rond que tu t'es couché dans l'abreuvoir en croyant que c'était ton lit. Ne viens pas me parler d'eau.

JACQUOTTE. – C'est vrai que tu étais rond.

GASPARDINE. – Mais rond !

ERNESTINE. – Et rond et rond, petit patapon ! Remets-nous la même, Paulette. Moi, je m'en passe très bien, de l'eau.

JACQUOTTE. – Idem.

GASPARDINE. – Pareil.

PAULETTE. – À la bonne heure.

Paulette commence de servir.

GILBERT. – Oui, mais bon, enfin, quand même, l'eau... L'eau, bon, pour les vaches, c'est important.

HONORÉ. – Ou tiens, pour la soupe. C'est important, l'eau, pour la soupe. Sinon, dans quoi qu'ils flotteraient, les légumes ?

JACQUOTTE. – C'est vrai, ça. Sans eau, ce n'est plus de la soupe.

GASPARDINE. – C'est un genre de macédoine.

ERNESTINE. – Oui, ce n'est pas pareil. La preuve, la macédoine, ça se mange à la fourchette.

JACQUOTTE. – Tout juste. Pas d'eau, pas de cuillère.

GASPARDINE. – Ça va être la ruine des fabricants de cuillères.

ERNESTINE. – Une catastrophe industrielle !

JACQUOTTE. – Le chômage...

GASPARDINE. – La misère... Quelle tristesse !

ERNESTINE. – En même temps, la macédoine, ce n'est pas mauvais.

PAULETTE. – Eh bien voilà. On mangera de la macédoine. C'est très bien. On évolue. C'est le changement, c'est le progrès.

JACQUOTTE. – Ah, c'est ça ?

GASPARDINE. – Le progrès, plus de cuillère ?

ERNESTINE. – Hé ! Après tout, ça fait longtemps qu'on ne se sert plus de silex pour allumer le feu, hein ? Eh bien, c'est pareil.

JACQUOTTE. – Il faut sortir de nos grottes.

GASPARDINE. – Tu entends, Gilbert ? Il faut que tu sortes de ta grotte.

ERNESTINE. – Allez, Gilbert !

GILBERT. – Oui, oui... Évidemment, oui... Mais tout de même, ça me turlupine un peu. Je l'aime bien, ma cuillère, moi.

PAULETTE. – Oui, oui, allez. Bois un coup, va, tu finiras par l'oublier, ta cuillère. Et puis l'eau avec.

GILBERT. – Vous croyez ?

JACQUOTTE. – Mais oui, mais oui !

GASPARDINE. – Une cuillère de perdue, dix fourchettes de retrouvées.

ERNESTINE. – Et puis la macédoine ! Penses-y. Tu es bien content de ne pas allumer ta pipe avec des silex. Alors, tu vois...

GILBERT. – Oui, c'est vrai, vous avez raison. Allez, allez, c'est ma tournée.

PAULETTE. – Ah, voilà ! C'est le Gilbert que j'aime, ça !

Entre Napoléon J^r à cheval.

NAPOLÉON J^r. – Bonjour, mesdames, bonjour, messieurs. Pourriez-vous m'indiquer la direction du château des Écosières ?

PAULETTE. – Les Écosières ? Ce n'est pas difficile. Vous sortez du village, vous suivez la route une demie-lieue durant. Après la colline, vous verrez le mur d'enceinte sur votre droite. Vous le longez un moment et, au bosquet de saules, vous vous engagez dans la grande allée. L'entrée est à cent mètres. Vous ne pouvez pas vous tromper.

NAPOLÉON J^R. – Merci, madame. Bien le bonjour.

PAULETTE. – Bonjour également. (*Napoléon J^r sort au galop.*) Il est drôlement pressé, ce jeune homme.

GILBERT. – Oui, oui... C'est ça, le progrès... Toujours pressés, on ne prend plus le temps de rien...

PAULETTE. – Ah non, tu ne vas pas remettre ça! Tournée, tu avais dit? Allez! Je vous sers, vous buvez et puis vous me débarrassez le plancher, j'ai encore une commande de choucroute à livrer. (*Appelant.*) Jeannette!

JEANNETTE, *entrant.* – Oui, madame?

PAULETTE. – Alors, cette choucroute, c'est prêt ou bien?

JEANNETTE. – Oui, madame, presque, madame, je n'ai plus qu'à ajouter les saucisses, mais je vous préviens, elles ne sont pas de Francfort, il n'y en avait plus, alors j'ai mis des Nuremberg, ça sent le cumin, mais le cumin, c'est bon dans la choucroute, ça se marie bien avec le jambonneau, le lard fumé et les patates, puis comme c'est un peu moins gras que les Francfort, les Nuremberg, j'ai rajouté un peu de graisse d'oie, que ça reste digeste quand même, parce que...

PAULETTE. – Oui, bon, c'est bien, c'est bien. Tu m'emballes tout ça, je vais m'en aller livrer.

JEANNETTE. – Oui, madame.

HONORÉ. – C'est vrai que c'est digeste, la choucroute. Ça doit être la graisse d'oie.

JACQUOTTE. – Encore de la choucroute?

GASPARDINE. – Ça fait trois jours qu'elle cuisine de la choucroute...

ERNESTINE. – Ce n'est même pas de chez nous, ça, la choucroute.

GILBERT. – Oui, oui, tout fout le camp...

SCÈNE 3

CLARISSE, TOINETTE, NAPOLÉON J^R.

Au château des Écozières, devant la porte des appartements mis à disposition par le comte pour le couple impérial.

CLARISSE, *entrant un plateau à la main et découvrant Toinette espionnant.* – Ah, je t'y prends!

TOINETTE, *effrayée.* – Ah!

CLARISSE. – C'est vraiment vilain de regarder par les trous de serrure.

TOINETTE. – Tu m'as fait peur! Tu es folle ou quoi? J'ai failli m'arracher l'œil.

CLARISSE. – Tu t'y prends mal. Ce n'est pas comme ça.

TOINETTE. – Ah oui?

CLARISSE. – Oui.

TOINETTE. – Et comment fait-on, alors?

CLARISSE. – D’abord, on ne tourne pas le dos à la porte de l’antichambre.

TOINETTE. – Ah non ?

CLARISSE. – Évidemment, non. Réfléchis. Si quelqu’un arrive du couloir, il faut que tu le saches avant qu’il n’entre, il faut que tu puisses voir la porte de l’antichambre s’entrouvrir.

TOINETTE. – Ah oui. Oui, bien sûr.

CLARISSE. – Ensuite, à la main, tu tiens toujours un chiffon.

TOINETTE. – Un chiffon ?

CLARISSE. – Oui. Et si quelqu’un te surprend, tu fais celle qui frotte une tache sur la poignée.

TOINETTE. – Ah, oui, oui ! Ah, je n’y avais pas pensé.

CLARISSE. – Mais ce n’est pas le tout.

TOINETTE. – Non ?

CLARISSE. – Non, bien sûr que non. Parce que savoir regarder par le trou de la serrure tout en ayant un œil sur la porte de l’antichambre, ça ne se fait pas comme ça, jeune fille, non. Ça se travaille.

TOINETTE. – Ah ?

CLARISSE, *à propos d’elle-même*. – Vingt ans de maison. Crois-moi. Tiens, observe. Chiffon. (*Elle effectue les gestes qu’elle décrit, imitée par Toinette.*) Position. Corps perpendiculaire à la porte de l’antichambre, comme ça. Jambe gauche fléchie, fesse droite

tendue vers l'arrière. Main droite sur la hanche droite, épaule gauche en avant...

TOINETTE. – Main droite sur la hanche droite, épaule gauche en avant... Oui ?

CLARISSE. – Et là, tout en la maintenant dans l'axe perpendiculaire à la porte de l'antichambre, on abaisse lentement la tête à hauteur du trou de serrure tout en faisant attention de ne pas heurter la poignée. Puis, avec délicatesse, tout en douceur, en conservant l'œil droit tourné vers la porte de l'antichambre, on procède à l'approche de la serrure par la joue, sans plier le cou. Et enfin, on fait pivoter l'œil gauche dans son orbite de manière à ce qu'il couvre entièrement l'orifice de la serrure. Le plus dur étant, évidemment, de maintenir l'œil droit tourné vers la porte de l'antichambre.

Clarisse et Toinette se redressent et louchent affreusement l'une et l'autre.

TOINETTE. – Ah, oui, c'est drôlement dur, dis donc !

CLARISSE. – Vingt ans de maison, on s'y fait. Allez ! Vas-y, à toi, essaie.

TOINETTE. – Vraiment ?

CLARISSE. – Il faut bien que le métier rentre.

TOINETTE. – Bon. (*Elle effectue les gestes précédents, imitée par Clarisse.*) Corps perpendiculaire à la porte de l'antichambre, jambe gauche fléchie, épaule effacée... La tête descend doucement... La joue approche de la serrure...

CLARISSE. – Le cou, le cou ! Voilà, c'est bien, continue.

TOINETTE. – Oui, le cou, le cou. Le cou bien droit.

CLARISSE. – C'est ça, voilà. Continue.

Clarisse, pour guider Toinette, s'est positionnée dos à la porte de l'antichambre. Napoléon J^r entre sans que ni Toinette ni Clarisse ne l'entendent ou le voient.

TOINETTE. – Œil droit sur la porte de l'antichambre... Œil gauche couvrant tout l'orifice de la serrure... Ouh la, c'est dur, ça tire, ça fait mal.

CLARISSE. – Respire. Surtout, respire. Voilà, c'est bien... Attention à ton œil, ton œil droit.

Napoléon J^r tousote. Clarisse et Toinette se redressent précipitamment, louchant abominablement.

CLARISSE & TOINETTE. – Votre altesse.

NAPOLÉON J^R. – Si vous pouviez avoir la bonté de m'annoncer à l'impératrice...

Clarisse et Toinette font entrer Napoléon J^r dans les appartements d'Eugénie.

CLARISSE, *annonçant*. – Son altesse, le prince impérial Napoléon Eugène Louis Jean Joseph Bonaparte.

SCÈNE 4

EUGÉNIE, NAPOLÉON J^R.

Dans les appartements de l'impératrice.

EUGÉNIE. – Ah, mon chéri, mon enfant, enfin vous voilà !

NAPOLÉON J^R. – J'ai accouru aussi vite que j'ai pu, mère. Sitôt reçu votre télégramme, j'ai... Mais vous êtes bouleversée. Que se passe-t-il ?

EUGÉNIE. – C'est l'empereur.

NAPOLÉON J^R. – L'empereur ? Votre époux ?

EUGÉNIE. – Oui, mon époux, votre père, l'empereur.

NAPOLÉON J^R. – Oui, mon père, l'empereur. Eh bien, que lui arrive-t-il ?

EUGÉNIE. – Il a...

NAPOLÉON J^R. – Oui ?

EUGÉNIE. – Il a disparu.

NAPOLÉON J^R. – Mon père ? Disparu ?

EUGÉNIE. – Oui, mon époux, l'empereur, disparu.

NAPOLÉON J^R. – Disparu ?

EUGÉNIE. – Oui, disparu. Hop. Pfruit.

NAPOLÉON J^R. – « Pfruit » ?

EUGÉNIE. – Parfaitement, pfuit. Disparu. Envolé. Évanoui dans la nature. Pas la moindre nouvelle depuis trois jours. Je commence à m'inquiéter.

NAPOLÉON J^R. – Oui, évidemment. Mais enfin, un empereur ne disparaît pas de la sorte !

EUGÉNIE. – C'est bien mon opinion. Un père à la rigueur, un époux si l'on veut, mais un empereur ! D'où mon alarme. Et je n'ai prévenu que vous. J'ai pensé qu'il valait mieux de ne pas provoquer une panique générale.

NAPOLÉON J^R. – Vous avez bien fait. Et vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où il peut se trouver ?

EUGÉNIE. – Pas la moindre. J'ai dit à tout le monde qu'il avait dû s'éclipser pour quelque affaire de la plus importance et qu'il revenait sous peu, mais voilà, il ne reparait pas.

NAPOLÉON J^R. – Bon. Que s'est-il passé exactement ? Décrivez-moi les circonstances qui ont précédé cette disparition insensée.

EUGÉNIE. – Les circonstances ? Eh bien, eh bien... Nous nous trouvions avec les habitants de la vallée du Surmelin dans les jardins du château des Écossières, nous nous apprêtions à monter sur scène pour la première répétition générale de l'opérette, votre père était aux anges, il piaffait d'impatience. Là-dessus, le préfet Rastagnac nous annonce que tout est annulé, que Souillette a été dévorée par un ours, que la région n'est pas sûre, qu'il nous faut regagner Paris au plus vite, mais sur ce, Souillette, que l'on croyait donc morte, et orpheline de surcroît, surgit de la forêt accompagnée d'un ours apprivoisé, nous apprend qu'elle était

retenue prisonnière d'un mystérieux personnage, découvre que son père n'est autre qu'Adrien Foirenpeu de la Brouette, l'auteur de l'opérette, les voilà qui tombent dans les bras l'un de l'autre, et tout est bien qui va bien finir sauf que là, l'empereur, votre père, mon époux, pfuit.

NAPOLÉON J^R. – Je n'y comprends rien du tout. Une vallée ? Un château ? Une opérette ? Un ours ? Un préfet ? Une orpheline ? Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

EUGÉNIE. – Oui, évidemment. Bon. En deux mots, parce que c'est long. Il y en a eu, des épisodes...

NAPOLÉON J^R. – Oui, oui, en eux mots, oui.

EUGÉNIE. – Le Surmelin est une petite rivière qui coule dans cette vallée. L'eau en a été détournée pour alimenter les réservoirs du nouveau Paris du baron Haussmann. Les habitants de la vallée, au désespoir, se voyant condamnés à la sécheresse, et donc à l'alcoolisme, connaissant l'amour de votre père pour l'opérette, décident d'en écrire une pour le convaincre de renoncer à l'eau de leur rivière. Mieux, ils lui proposent d'y tenir à rôle.

NAPOLÉON J^R. – Non ?

EUGÉNIE. – Si !

NAPOLÉON J^R. – Mais ils sont fous !

EUGÉNIE. – Que voulez-vous ? Il semblerait qu'ils tiennent davantage à cette eau qu'à leurs tympanes. Toujours est-il que nous voilà, votre père et moi-même, rendus dans cette belle vallée, accueillis au château des Écossières par le comte de Guillouart, pour participer à l'aventure de « La fiancée du Surmelin ».

C'est le titre de l'opérette. Je vous épargne les détails. Sachez seulement qu'au nombre des péripéties il y eut l'enlèvement de cette innocente, Souillette, qui doit tenir le rôle titre, son évasion grâce aux animaux de la forêt, ses amis, des rumeurs insensées d'attaque d'ours sauvages orchestrées par les Prussiens, et cætera, et cætera. Et pour finir, bien sûr, la disparition de l'empereur. Tout cela sur fond de tragédie, car sans eau, les habitants sont condamnés à ne boire plus que du vin. À tel point que les cuisines de ce château ont été transformées en dispensaire pour soigner les affections dont les gens de la vallée commencent d'être atteints. Mon cher fils, je suis complètement désemparée.

NAPOLÉON J^R. – En effet, la situation est extraordinaire. Cependant, il y a un précédent.

EUGÉNIE. – Comment? Un autre empereur se serait déjà volatilisé?

NAPOLÉON J^R. – Non, non. Un précédent dans cette vallée. Cette Pouillette...

EUGÉNIE. – Souillette.

NAPOLÉON J^R. – Cette Souillette s'est déclarée victime d'un enlèvement?

EUGÉNIE. – Mais oui! Vous croyez que...?

NAPOLÉON J^R. – Quelle autre explication?

EUGÉNIE. – Mon dieu!

NAPOLÉON J^R. – Et je crains fort que tout cela ait à voir avec cette histoire d'eau. Dès lors, nous n'avons guère d'alternative.

D'une part, pour préserver la quiétude de l'empire, nous devons continuer de prétendre que l'empereur règle une affaire capitale et qu'il ne tardera pas à revenir, et d'autre part jeter sur ses traces les plus fins limiers du pays.

EUGÉNIE. – Vous pensez à... ?

NAPOLÉON J^R. – À Durant et à Durand.

EUGÉNIE. – Dupont et Dupond ne sont pas disponibles ?

NAPOLÉON J^R. – Ils ont eu quelques déboires à la frontière Syldave. Ils sont actuellement retenus en Bordurie. Mais Durant et Durand sont d'une compétence au moins égale. Je vais les contacter par le canal télégraphique crypté. Y a-t'il ici quelque représentant de l'autorité publique qui soit de confiance ?

EUGÉNIE. – Hum... À vrai dire, je ne vois pas. Il y a bien le préfet Rastagnac, mais à vrai dire, il émane de sa personne quelque chose d'équivoque qui inspire la répugnance, comme ces parfums lourdement fleuris que l'on diffuse dans les lieux d'aisance. Non, non, je ne vois pas.

NAPOLÉON J^R. – Nous agissons donc seuls et dans le plus grand secret. Quel est selon vous, mère, le meilleur moyen d'éviter que les soupçons ne gagnent la population ?

EUGÉNIE. – Sans aucune doute, poursuivre les répétitions de cette opérette.

NAPOLÉON J^R. – Sans l'empereur ?

EUGÉNIE. – Vous pourriez, le temps qu'il revienne, le remplacer au pied levé...

NAPOLÉON J^R. – Chanter, moi ?

EUGÉNIE. – Vous ne sauriez hululer d'aussi monstrueux braiments que votre père.

NAPOLÉON J^R. – Non. Non, bien sûr. Soit, soit. De ce pas, je cours télégraphier à Durant et à Durand.

EUGÉNIE. – De mon côté, je me rends au dispensaire annoncer la bonne nouvelle aux habitants que les répétitions reprennent et par la même occasion prêter main forte à S^t Philomène, ma bonne amie. Ah, mon fils, mon cher fils, dieu merci, je vous ai. Puisse le ciel vous rendre votre père !

NAPOLÉON J^R. – Et à vous-même votre époux.

EUGÉNIE. – Et à la France...

NAPOLÉON J^R ET EUGÉNIE. – Son empereur !

SCÈNE 5

S^R PHILOMÈNE, SUZANNE, CONSTANTIN, S^R BERNADETTE, S^R GODELIVE, S^R GERTRUDE, SERGE, HENRIETTE, ROSE, IRÈNE, ADÉLAÏDE, APOLLON, SIMÉON, S^R MARIE-GARANCE, HYPOLITE, EUGÉNIE.

Dans les cuisines du château des Écossières transformé en dispensaire. S^t Philomène dort et ronfle, assise dans un fauteuil. Entre S^t Bernadette.

S^R BERNADETTE, *appelant*. – S^t Philomène du Sacrifice ? S^t Philomène du Sacrifice ? Mais où est-elle donc passée ? (*Elle se*

tourne vers un crucifix.) Seigneur, mettez-moi vite sur la voie, je vous en supplie. Il y a un afflux de malades tel qu'il me faut prévenir S^r Philomène du Sacrifice au plus tôt. J'ignore où elle peut bien se trouver. Un signe serait le bienvenu, Seigneur. N'importe lequel, une lumière, un son, une colombe, n'importe quoi, je vous fais confiance, toute confiance. (*Un temps. S^r Philomène émet un ronflement sonore.*) Merci, Seigneur. (*À S^r Philomène qu'elle vient de trouver dans son fauteuil.*) S^r Philomène du Sacrifice !

S^R PHILOMÈNE, *réveillée en sursaut.* – Hein ? Quoi ? À l'attaque ! Mort aux vaches ! Pas de quartier ! (*Découvrant S^r Bernadette.*) Ah, c'est vous, ma sœur. Sœur... Sœur, comment déjà ?

S^R BERNADETTE. – S^r Bernadette du Doux Supplice.

S^R PHILOMÈNE. – Oui. Vous m'avez surprise en pleine méditation, S^r Bernadette du... Bref. Que se passe-t-il ?

S^R BERNADETTE. – Il en vient encore.

S^R PHILOMÈNE. – Qui ? Quoi donc ?

S^R BERNADETTE. – Des malades.

S^R PHILOMÈNE. – Encore ?

S^R BERNADETTE. – Il en vient de partout, de tout le pays, à ne plus savoir où les coucher. Nous sommes débordées.

S^R PHILOMÈNE. – Ah, nom de dieu ! (*Les deux sœurs se signent rapidement.*) Bon, vous avez fait les admissions ?

S^R BERNADETTE. – S^r Gertrude de la Divine Matrice et S^r Godelive du Pieux Calice s'en occupent.

S^R PHILOMÈNE. – Bien. Et l'autre, elle est où ? Sœur machin. Je ne me rappelle jamais son nom.

S^R BERNADETTE. – S^t Marie-Garance de la Pureté Libératrice ?

S^R PHILOMÈNE. – Oui, voilà, S^t Marie-Garance de la... Bref. Eh bien ?

S^R BERNADETTE. – Elle administre les purgatifs.

S^R PHILOMÈNE. – Ah, le purgatif. Il en reste ?

S^R BERNADETTE. – Je ne sais pas. (*S'apprêtant à s'adresser au seigneur.*) Je peux me renseigner.

S^R PHILOMÈNE. – Non, allons-y. On va commencer par ça. Ah, nom de dieu de nom de dieu, mais quelle époque, quelle époque ! (*Les sœurs se signent deux fois rapidement et se rendent à l'endroit où Suzanne fait fumer ses chaudrons. À Suzanne.*) Bon, alors, vous en êtes où, de votre remède ?

SUZANNE. – La deuxième fournée est en route, comme vous pouvez voir.

S^R PHILOMÈNE, *reniflant l'atmosphère d'un air peu convaincue.* – Et sentir.

SUZANNE. – J'ai envoyé Constantin chercher encore un peu d'eau et ça devrait être bon.

S^R BERNADETTE. – Parce qu'il y en a encore ? C'est un miracle. Merci, Seigneur.

SUZANNE. – Vous savez, c'est de la vieille eau des douves, ma sœur. Elle est un peu verte, mais enfin, on fait avec ce qu'on a.

S^R PHILOMÈNE. – Oui, bon, enfin parce que tout de même, qu'est-ce que vous faites cuire là-dedans ? Cette odeur-là, hein ?

SUZANNE. – Ah, c'est un secret de famille. Une recette de purgatif hépatique que je tiens de ma grand-mère, qui la tenait de sa grande sœur, qui la tenait de leur arrière-arrière-arrière-arrière-grand-tante. D'ailleurs, pour celle-ci, ça a mal tourné, je crois. Un procès... Inévitable, une véritable injustice... Elle a fini brûlée vive.

S^R PHILOMÈNE. – Hum.

Entre Constantin.

SUZANNE. – Ah, voilà Constantin. Viens-là, mon gamin. Mets l'eau à bouillir.

CONSTANTIN. – Ce n'est plus vraiment de la flotte. Moitié vase, moitié crapauds.

SUZANNE. – Filtre-la un peu. Et ne laisse pas filer les crapauds, hein ? (*Montrant le chaudron qu'elle brasse.*) Il en manque encore bien trois, quatre là-dedans.

S^R PHILOMÈNE. – Parce que les crapauds... ?

SUZANNE. – Ah, le crapaud, le crapaud c'est souverain.

CONSTANTIN. – Ça soigne tout.

SUZANNE. – Le foie, pour commencer.

CONSTANTIN. – Ah ça, le foie. Mais les poumons aussi.

SUZANNE. – Et la rate.

CONSTANTIN. – Et la vessie.

SUZANNE. – Les oreilles.

CONSTANTIN. – Les gros intestin.

SUZANNE. – La vésicule.

CONSTANTIN. – Les tendons.

SUZANNE. – La tête. C'est important, ça.

CONSTANTIN. – Sans oublier les articulations.

SUZANNE. – Et le rumen ⁽¹⁾.

S^R PHILOMÈNE. – Hum. Le rumen ? Hum.

SUZANNE. – Il n'y a pas mieux.

CONSTANTIN. – C'est l'avenir de la médecine.

S^R PHILOMÈNE. – Hum.

SUZANNE. – Le seul problème du crapaud, c'est que, normalement, il faut le faire sécher et le réduire en poudre, mais là...

CONSTANTIN. – On n'a pas le temps. Il y a trop de monde à soigner qui arrive.

SUZANNE. – On pare au plus pressé. (*Regardant dans son chaudron.*) Ça prend tournure.

1. – *Rumen* : Panse des ruminants.

CONSTANTIN, à *Sr Philomène*. – Ah, et puis, je vous dire, ma sœur, avec les racines d'ellébore et les pétales de belladone, on ne sent pas la différence. (*À Suzanne.*) Hein, c'est vrai ?

SUZANNE. – Rien de plus vrai.

CONSTANTIN, *filtrant l'eau, à Suzanne*. – Je garde les vers ?

S^R BERNADETTE. – Les vers ?

SUZANNE, à *Sr Bernadette*. – Les vers de vase. (*À Constantin.*) Il y en a beaucoup ?

CONSTANTIN. – Moitié vase, moitié vers. Et puis tiens, deux orvets.

SUZANNE. – Mets tout ça avec les crapauds, ça fera du liant. C'est toujours bon, le liant. (*Constantin met les crapauds et les vers dans le chaudron de Suzanne et par ailleurs l'eau du seau à bouillir. Ayant constaté que sa mixture est prête.*) Allez, c'est prêt. (*À Constantin.*) Viens m'aider à mettre ça en flacon.

S^R PHILOMÈNE. – Bon, j'en ai assez vu. (*À Sr Bernadette.*) Allez, on y va. (*À Suzanne.*) Vous vous dépêchez, hein, ça urge.

SUZANNE. – Comptez sur nous.

S^R PHILOMÈNE. – Hum. (*Les sœurs s'éloignent en direction des admissions. À Sr Bernadette.*) Qui sait ? Ils ont peut-être trouvé un moyen radical de nous débarrasser de tous ces malades.

S^R BERNADETTE. – Oh, vous croyez, ma sœur ? Ce serait merveilleux, un vrai cadeau du ciel.

S^R PHILOMÈNE. – Hum. On verra.

S^R BERNADETTE. – Des crapauds... Je n'aurais jamais imaginé...
Le créateur, quand même !

*Arrivée aux admissions. Devant S^r Gertrude et S^r Godelive,
Serge, Apollon, Siméon, Henriette et Rose attendent leur
tour.*

S^R GODELIVE. – Suivant. (*Serge s'avance. À Serge.*) Nom,
prénom, âge, profession.

SERGE. – Serge Laplanche. Soixante-huit ans. Curetief.

S^R GODELIVE. – Je vous demande pardon. Cur... ?

SERGE. – Curetief.

S^R GODELIVE. – Curetief. Et de quoi s'agit-il ?

SERGE. – Eh bien, curetief, quoi. Je cure. Je cure. Je cure
toute sorte de choses. Je cure surtout des fosses. C'est un métier
difficile.

S^R GODELIVE. – Bon. Laissez-moi deviner... (*Elle inspecte Serge
brièvement.*) Vin rouge ?

SERGE. – Oui, vin rouge. Et puis calva. Surtout calva. Vous
comprenez, dans mon métier, la calva, le matin, une petite goutte
dans le café, ça met en train. Mais là, comme il n'y a plus moyen de
faire de café, faute d'eau, eh bien je suis passé d'une petite goutte
à tout un bol. Et puis comme le café, moi, j'adore ça et que j'en bois
bien huit, dix tasses par jour, eh bien, vous voyez, faites le compte.
Oh, au début, ça allait, ça allait même très bien. Mais alors hier,
hier matin pas moyen de me lever. Un moulin dans la tête, les
yeux tout collés, la bouche enfarinée, les mains qui tremblent, le

cœur au bord des lèvres, et puis une douleur, une douleur, ah la la la! (*Sr Philomène pointe un doigt sur le foie de Serge.*) Ah, oui, oui, c'est là! Enlevez votre doigt! Enlevez votre doigt! Rien que de le voir comme ça, je vais m'évanouir!

S^R GODELIVE. – Crise aigüe.

S^R GERTRUDE. – Purgatif?

S^R GODELIVE. – Purgatif. (*À Serge, lui désignant l'endroit où Sr Marie-Garance administre les purges.*) Là-bas.

Serge s'y rend.

S^R GERTRUDE ET S^R GODELIVE. – Bonjour, S^r Philomène du Sacrifice.

S^R PHILOMÈNE. – Bonjour, S^r Godelive du...

S^R BERNADETTE, *soufflant à Sr Philomène.* – Du Pieux Calice.

S^R PHILOMÈNE. – Oui. Et sœur...

S^R BERNADETTE, *idem.* – S^r Gertrude de la Divine Matrice.

S^R PHILOMÈNE. – Hmm, oui. Bonjour. Alors?

S^R GERTRUDE. – C'est une catastrophe. Déjà vingt-trois de plus et (*— à propos des patients —*) je ne compte pas ceux-là. Alors, pour l'essentiel, nous avons dix-neuf crises de foie, deux cas de cirrhose sévère... Des maux de tête, des tremblements, des pertes de conscience. Pertes de mémoire aussi. À propos, pour la messe, il va falloir changer de curé, il ne se souvient plus de l'année de naissance de notre seigneur.

S^R PHILOMÈNE. – Nom de dieu!

Les sœurs se signent toutes rapidement.

S^R GERTRUDE. – Et sinon, diverses fractures, un crâne, deux tibias, trois hanches, six poignets, deux chevilles. Qu'est-ce que j'oublie ? Contusions variées, brûlures à divers degrés. Ah oui, un œil crevé et onze pancréatites. Et cætera et cætera.

S^R PHILOMÈNE. – Oui. La catastrophe.

S^R GERTRUDE. – En résumé, oui.

S^R PHILOMÈNE. – Comme d'habitude, quoi.

S^R GERTRUDE. – À ceci près que maintenant on voit des femmes. Beaucoup. De plus en plus. Ça a pris du temps. Sans doute avaient-elles moins d'avance que les hommes, mais les voilà et ce n'est pas joli-joli.

S^R PHILOMÈNE. – Hmm hmm ?

S^R GERTRUDE. – Voyez par vous-même.

S^R GODELIVE. – Suivants. (*Henriette, Rose, Irène et Adélaïde s'avancent.*) Mesdames.

HENRIETTE. – Bonjour, ma sœur. Henriette Laperche. Je viens vous voir parce que mes sœurs, mes trois sœurs...

ROSE. – Rose Laperche.

IRÈNE. – Irène Laperche.

ADÉLAÏDE. – Adélaïde. Laperche. Aussi.

S^R GODELIVE, à *Henriette*. – Hmm hmm. Vos trois sœurs, donc ? Eh bien ?

HENRIETTE. – Mes trois sœurs voient des éléphants.

ROSE. – Parfaitement.

IRÈNE. – Oui, des éléphants.

ADÉLAÏDE. – De très jolis éléphants.

S^R GODELIVE. – Des éléphants ? Hmm hmm ?

HENRIETTE. – Des éléphants.

ROSE. – Il y en a dans le jardin, du côté des choux de Bruxelles.

IRÈNE. – Et près des plants de tomate.

ADÉLAÏDE. – Et dans le verger.

HENRIETTE. – Dans la cuisine...

ROSE. – Deux. Et un autre au salon. Un gros.

IRÈNE. – Et un petit dans la remise.

ADÉLAÏDE. – Et puis les trois dans ma chambre. Trois.

HENRIETTE. – C'est une invasion d'éléphants.

ROSE. – Oh, une invasion, n'exagérons pas. Un troupeau, tout au plus.

IRÈNE. – Et encore, un troupeau, on ne sait pas. Après tout...

ADÉLAÏDE. – C'est la première fois qu'on en voit.

HENRIETTE. – C'est vrai, c'est la première fois. Ils sont arrivés, comme ça, quelques temps après que l'eau a disparu...

ROSE. – Ils sont venus, pour ainsi dire, progressivement.

IRÈNE. – Oui, tout doucement, sans faire de bruit, avec délicatesse.

ADÉLAÏDE. – Et puis, un jour, ils étaient là. Trois dans ma chambre.

S^R GODELIVE. – Hmm hmm. Je vois.

HENRIETTE. – Mais le problème, à vrai dire, ma sœur, ce ne sont pas les éléphants en eux-mêmes.

ROSE. – Ah non, certainement pas ! Les pauvres bêtes...

IRÈNE. – Sont parfaitement éduquées...

ADÉLAÏDE. – Et tout ce qu'il y a de plus charmant.

S^R GODELIVE, à *Henriette*. – Ah non ?

HENRIETTE. – Non. Non, le problème, c'est leur couleur.

ROSE. – Ah, voilà qu'elle recommence !

IRÈNE. – Quelle entêtée, celle-là !

ADÉLAÏDE, à *Henriette*. – Ils sont roses !

HENRIETTE, à *S^r Godelive*. – Vous voyez ? Roses.

ROSE. – Oui, roses, parfaitement ! Roses !

IRÈNE. – C'est un monde tout de même !

ADÉLAÏDE. – Et d'un rose d'une douceur !

S^R GODELIVE. – Ah oui... Oui, oui... C'est assez grave.

HENRIETTE, à *S^r Godelive*. – N'est-ce pas ? C'est pour ça que nous sommes venues. Ou plutôt que je les traînées jusqu'ici. Je suis extrêmement inquiète.

ROSE. – Mais enfin, Henriette, tu déraisonnes complètement. C'est toi qui a besoin de consulter.

IRÈNE. – Et de préférence un ophtalmologue.

ADÉLAÏDE. – Nous nous demandons sérieusement si tu ne serais pas devenue un peu daltonienne.

HENRIETTE. – Daltonienne, moi ? Mais vous êtes folles ! Ces éléphants sont rouges ! D'un rouge pétaradant ! D'un rouge parfait ! D'un rouge d'éléphant, quoi ! Sauf celui de la salle-de-bain, qui est un peu pâle et qui, je vous l'accorde, tire légèrement sur le rose. Mais les autres, tous les autres, tous les autres sont rouges, rouges, rouges !

ROSE, à *S^r Godelive*. – Ma sœur, ma sœur, je vous en prie, faites quelque chose. Des jours que cela dure. Elle voit des éléphants rouges dans tous les coins...

IRÈNE. – Alors qu'ils sont d'un rose !

ADÉLAÏDE. – C'est bien simple, on dirait des petits cochons.

S^R GODELIVE. – Très bien, très bien, suivez-moi. Par ici. (*En aparté à S^r Gertrude.*) Traitement maximal. (*Aux sœurs Laperche.*) Par ici, par ici...

S^r Godelive mène les quatre sœurs Laperche à S^r Marie-Garance.

HENRIETTE. – Roses, roses, non mais, on aura tout entendu !

ROSE. – Calme-toi, Henriette, calme-toi.

IRÈNE. – On verra bien ce qu'en dit le médecin.

ADÉLAÏDE. – Oh, c'est tout vu, ils sont roses.

S^R PHILOMÈNE, à S^r Gertrude. – Oui. Les femmes. Oui. Pas joli-joli.

S^R GERTRUDE. – Je vous l'avais dit.

S^R GODELIVE. – Suivants.

S^R GERTRUDE, à S^r Philomène. – Et ce n'est pas fini.

Siméon et Apolline s'avancent.

SIMÉON, à S^r Godelive. – Bonjour, ma sœur.

S^R GODELIVE. – Bonjour, mon enfant. Dites-moi tout, je vous écoute.

SIMÉON. – C'est M^{me} Merteuil, l'institutrice...

S^R GODELIVE. – Ah, oui, il me semblait bien la reconnaître. (*À Apolline.*) Bonjour, madame. (*À Siméon.*) Que se passe-t-il, mon enfant ?

SIMÉON. – Eh bien, on était en cours, on faisait la leçon d'algèbre et puis M^{me} Merteuil...

APOLLINE. – Six fois huit, trente-deux.

SIMÉON. – Voilà. Ça a commencé comme ça...

APOLLINE. – Cinq fois quatre, cent.

SIMÉON. – Au début, on n'a pas fait attention...

APOLLINE. – Douze fois deux, cinquante.

SIMÉON. – Parce qu'après tout, ce n'est pas nous qu'on sait...

APOLLINE. – Treize fois trois, dix-neuf.

SIMÉON. – Mais au bout d'un moment, quand même...

APOLLINE. – Onze fois trente, vingt-deux.

SIMÉON. – Comme on comptait sur nos doigts...

APOLLINE. – Trois fois cinq, mille.

SIMÉON. – On a eu les doigts tout emmêlés. Surtout quand elle a dit...

APOLLINE. – La capitaine a donc quarante-douze ans.

SIMÉON. – Là, ça nous a fait mal et on a compris qu'il y avait un problème. Surtout qu'après...

APOLLINE. – Bon, littérature à présent.

SIMÉON. – Voilà.

APOLLINE. – Sortez vos tenues de gymnastique. Nous allons étudier le pentamètre iambique dans la tragédie anglaise de Shakespeare.

SIMÉON. – C'est tombé sur moi.

APOLLINE. – Siméon !

SIMÉON. – On n'a jamais fait d'anglais. Surtout pas en tenue de gymnastique.

APOLLINE. – Siméon !

SIMÉON. – Oui, madame, j'arrive. (*À S^r Godelive.*) Vous croyez que vous pouvez faire quelque chose, parce que là...

APOLLINE. – Siméon ! Allez ! J'espère que vous avez révisé, mon petit, parce que ça compte pour l'entrée à l'Académie française, je vous préviens. En place. Et attention ! Une, deux... (*Sur les syllabes longues, il étend la jambe, et sur les courtes, il sautille. Siméon l'imité vaguement en jetant des regards suppliant à S^r Godelive.*) « A hooorse ! A hooorse ! My kiiingdom foor a hooorse ! » « A hooorse », Siméon, « A hooorse », long, long, le pied et hop !

SIMÉON. – « A horse... » Et hop...

APOLLINE. – Plus loin, la jambe, plus loin, allongée, allongée ! « Kiiiiiiiiing »... « Dom ! » Hop ! Hop, hop, Siméon.

SIMÉON. – Oui, oui, hop, hop. « Kiiiiiiiiiiiiing... Dom ! »

APOLLINE. – Plus bref, plus bref. Pointez le pied, tendez la jambe, vivez le pentamètre de tout votre corps. (*Siméon fait ce qu'il peut.*) Voilà, c'est ça, Siméon, ça vient !

S^r PHILOMÈNE. – Qu'est-ce que ce serait s'ils étudiaient le théâtre russe... (*Des cris en provenance du lieu d'admission du purgatif retentissent, mettant fin à la pantomime.*) Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

S^r MARIE-GARANCE. – Oh la, oh la ! De l'aide ! De l'aide !

S^r PHILOMÈNE. – Nom de dieu ! (*Les sœurs se signent rapidement.*) C'est sœur... Sœur...

S^R BERNADETTE. – S^r Marie-Garance de la Pureté Libératrice.
Elle semble en grande difficulté avec un...

HYPOLITE, *se débattant*. – Jamais ! Jamais je n’avalerais ce machin-
là !

Les sœurs se précipitent à l’aide de S^r Marie-Garance.

S^R MARIE-GARANCE, *aux arrivantes*. – Tenez-le ! Tenez-le !
Tenez-le bien ! Ah, mon gaillard, je te le dis, moi, tu vas le boire,
ton purgatif !

*S^r Godelive, S^r Gertrude et S^r Bernadette immobilisent
comme elles peuvent Hypolite, qui se débat.*

HYPOLITE. – Espèce d’empoisonneuse ! Laissez-moi partir !

S^R MARIE-GARANCE. – S^r Philomène du Sacrifice, est-ce que
vous arriveriez à lui écarter les mâchoires, que j’introduise mon
entonnoir...

S^R PHILOMÈNE. – Euh...

HYPOLITE. – Je préfère encore mourir d’ivresse avec une brique
à la place du foie que d’ingurgiter votre décoction de basse-
fosse !

S^R MARIE-GARANCE. – Allez-y, S^r Philomène du Sacrifice, il
ne me mord pas !

S^R PHILOMÈNE, *après avoir essayé d’approcher sa main de la
bouche de Hypolite*. – Aïe ! Mais si, il mord.

S^R MARIE-GARANCE. – Bon, écoute, mon garçon, c'est pour ton bien. C'est un peu amer, mais une fois avalé, tu vas voir, tu vas te sentir mieux.

HYPOLITE. – Pour mon bien ? Vous vous fichez de moi ? Vous avez vu dans quel état ils sont, les autres ? (*Tous les autres malades qu'on a vu précédemment poussent une longue plainte, etc.*) Vous êtes de connivence avec la maison Borgnol ! J'en suis sûr ! C'est un complot ! Laissez-moi partir ! Au secours ! Au secours !

S^R BERNADETTE. – Euh, dites, S^r Marie-Garance de la Pureté Libératrice, il remue drôlement, hein ? On ne va pas tenir longtemps.

S^R MARIE-GARANCE. – Aux grands maux, les grands remèdes. (*S^r Marie-Garance cherche autour d'elle, trouve une poêle à frire ou quelque chose comme ça et en assène un coup à la tête de Hypolite, qui s'évanouit. À Hypolite.*) Bon. On est calme, maintenant ?

S^R BERNADETTE. – Ah, oui, il a l'air parfaitement apaisé.

S^R MARIE-GARANCE. – Allez, hop, glou glou glou. (*Elle fourre son entonnoir dans la bouche de Hypolite et verse le purgatif. Hypolite est agité de soubresauts violents, puis s'écroule, plaintif et inanimé, sur le sol.*) Voilà. Une bonne chose de faite. À qui le tour ?

Entre Eugénie.

EUGÉNIE. – S^r Philomène !

S^R PHILOMÈNE. – Ah, votre altesse, ma Gégé, tu vas bien ?

EUGÉNIE. – Parfaitement ! J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer.

S^R PHILOMÈNE. – Eh bien, ça ne peut pas faire de mal. Quelle nouvelle ?

EUGÉNIE. – Les répétitions pour l'opérette... Elles peuvent reprendre.

S^R PHILOMÈNE. – L'empereur est revenu ?

EUGÉNIE. – Non, mais j'ai trouvé une solution pour le remplacer le temps de son absence.

S^R PHILOMÈNE. – Eh bien, pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle.

EUGÉNIE, *à tous*. – Mes amis, mes amis ! Une merveilleuse nouvelle à vous annoncer. Nous pouvons reprendre les répétitions de l'opérette !

LES MALADES, *plaintivement*. – Hourra !

EUGÉNIE, *à S^r Philomène*. – Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont tous ?

S^R PHILOMÈNE. – Rien. Ça va aller. Enfin, je crois, oui... Hmm.

EUGÉNIE. – Qu'est-ce que nous attendons ? Allons chanter !

SCÈNE 6

CHŒUR : LES MÊMES, REJOINTS PAR ODETTE, ANNETTE, JEAN, SALOMÉ, ARMANDE ET CHARLOTTE. SOUILLETTE, EUGÉNIE, S^R PHILOMÈNE, M. OCTAVE, M. JULES. LE COMMISSAIRE, DEUX GENDARMES.

Dans la salle de répétition. Souillette fait quelques vocalises.

M. OCTAVE, *tapotant son pupitre de sa baguette, à Souillette..* – Mademoiselle, on reprend vos deux derniers vers.

M. Octave fait un signe au pianiste, qui attaque l'air de Souillette dans l'opérette.

SOUILLETTE. –

♪ Je suis la vie, je suis la joie,
♪ C'est moi, c'est moi, Surmelina !

CHŒUR. –

♪ Surmelina, Surmelina !
♪ Nous sommes, nous, les bons Gaulois...

M. OCTAVE, *au chœur.* – Stop ! Stop ! Stop ! Arrêtez tout ! (*À Souillette.*) Merci, mademoiselle, merci, c'était très bien. (*Au chœur, après l'avoir longtemps contemplé.*) Que vous dire ? C'est horrible. C'est abominable. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi faux de toute ma vie et pourtant, j'en ai dirigé des chœurs, j'en ai dirigé... Entre autres, celui de la gendarmerie de Mourmelon. Mais vous, vous, c'est pire. Oui, c'est, c'est affreux. C'est fini. C'est fini, c'est fichu. Tout, tout est fichu, Ma carrière est fichue. Ma

vie est fichue. Si le moindre son sorti de vos gorges parvient aux oreilles du conservatoire, et je dis bien le moindre, je n'ai plus qu'à me pendre. Voilà, c'est ça, me pendre. Voilà. Et donc, je vais me pendre. Un tel échec, un tel déshonneur, autant en finir tout de suite, n'est-ce pas ? (*Au pianiste.*) Est-ce que je pourrais vous emprunter une corde de piano, s'il vous plaît ?

M. JULES, à M. Octave. – Maestro, si vous permettez, je...

M. OCTAVE, au pianiste. – La corde de mi du premier octave. Vous vous en servez assez rarement...

M. JULES. – Je crois savoir d'où vient le problème.

M. OCTAVE, *idem.* – Et si vous pouviez, celle du sol également, oui, ou du ré. C'est que j'ai un peu forcé, je ne voudrais pas me loucher...

M. JULES. – Maestro, je sais que mon métier, c'est d'accorder les pianos, pas les gens, mais là, je me dis que...

M. OCTAVE, à M. Jules. – Quoi, quoi, quoi ? Excusez-moi, mais qu'est-ce que vous me voulez ? Vous ne pouvez pas me laisser mourir en paix ? Vous voyez bien que c'est une cause perdue. On se croirait à Le Guilvinec au retour de la pêche...

M. JULES. – Non, mais attendez. Ces chanteurs, là...

M. OCTAVE. – Non, monsieur, non, choisissez vos mots, s'il vous plaît.

M. JULES. – Oui. Enfin bon, je crois que c'est ce changement brutal de régime qui leur a fait perdre l'oreille.

M. OCTAVE. – Le changement de régime ?

M. JULES. – Oui. Ils sont arrivés ici, ils étaient alcooliques. Et du jour au lendemain, les voilà qui ne boivent plus qu'un purgatif. De plus, un purgatif extrêmement puissant, me semble-t-il.

M. OCTAVE. – Hmm hmm ? Et ?

M. JULES. – Un tel changement, j'en suis sûr, n'aura pas manqué de dérégler leur hauteur de voix. Un peu comme les variations de température peuvent désaccorder un piano.

M. OCTAVE. – Hmm hmm. Et donc, vous proposez ?

M. JULES. – Eh bien, de les accorder à nouveau.

M. OCTAVE. – Hmm hmm.

M. JULES. – Comme un piano.

M. OCTAVE. – Hmm hmm.

M. JULES. – Laissez-moi vous montrer. *(Il prend une bouteille d'alcool et une pipette, puis choisit au sein du chœur une chanteuse qui s'est particulièrement illustrée par ses couacs.)* Madame, s'il vous plaît... Venez, approchez. *(Au pianiste.)* Un si bémol, s'il vous plaît. *(Le pianiste le joue.)* À vous.

La chanteuse, que M. Jules écoute avec attention, chante faux.

M. OCTAVE. – Ah !

M. JULES. – Très bien, je vois. Ouvrez la bouche. *(Il compte des gouttes d'eau-de-vie.)* Une, deux, trois et quatre. Si bémol. *(Même manège : piano, chant. La chanteuse est déjà plus juste, mais encore un peu à côté.)* Encore une goutte et je pense que... *(Compte-goutte,*

même manège : la chanteuse est juste.) Encore ! *(Elle chante encore : elle est juste. À M. Octave.)* Vous voyez ? Hein ?

M. OCTAVE. – Oui... Ce n'est pas mal... Mais c'est peut-être un coup de chance...

M. JULES. – Eh bien, on va essayer avec un autre... *(À un homme dans le chœur.)* Monsieur. Oui, oui, vous. Venez. *(Il étudie le chanteur.)* Chantez un mi, pour voir. *(Le chanteur chante faux.)* Oui, Alors... Bon, vous êtes un costaud, un grand costaud. Il faut dix, vingt... *(Il tend la bouteille au chanteur.)* Allez-y. Trois bonnes lampées. Voilà. Chantez... Un autre... *(Il fait venir quelqu'un.)* Ré dièse. Six... Non, sept gouttes. Voilà. Chantez. C'est juste. *(À M. Octave.)* C'est juste.

M. OCTAVE. – Oui, c'est juste. Vous êtes un magicien, monsieur, les affaires reprennent, on va la monter, cette opérette. *(À M. Jules.)* Accordez-moi tout ça !

M. JULES. – Avec plaisir, maestro ! Qu'on m'apporte une bonbonne d'eau-de-vie et des verres à liqueurs. *(Distribution de verres à liqueurs par les bonnes sœurs. M. Jules court à droite et à gauche, ajustant les uns et les autres sur l'air chanté tout à l'heure. C'est tâtonnant et faux un moment. Fébrile.)* Un dernier godet ici... Une goutte là... Silence ! *(À M. Octave.)* Maestro. Ils sont accordés.

M. Octave donne le signal au pianiste. Puis le chœur enregistré par Jean-Baptiste et ses amis est diffusé, juste évidemment, et très beau, sur lequel les comédiens chantent en playback.

CHŒUR PLAYBACK. –

♪ Surmelina, Surmelina !
♪ Nous sommes, nous, les bons Gaulois
♪ D'une vallée sèche autrefois
♪ Humide et verte grâce à toi !
♪ Ici, nous te rendons hommage.
♪ De nous ne prends jamais ombrage,
♪ Conserve-nous tes frais rivages
♪ Et fais verdier nos pâturages.

Un silence. M. Octave, ému, grave, lentement, se met à applaudir.

TOUS LES CHANTEURS. – Hourra !

Entrent le commissaire et les deux gendarmes dont un tambour en bandoulière.

LE COMMISSAIRE, *au chœur*. – Que M. Jean Voulier et M^{mes} Salomé Roubieux, Armande Lelong et Charlotte Vandelet s'avancent.

Les quatre sortent du chœur.

JEAN. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

SALOMÉ. – Ça ne me dit rien qui vaille.

ARMANDE. – Quand un petit fonctionnaire de police vous demande d'avancer, non, ce n'est pas bon signe.

CHARLOTTE. – C'est même très mauvais signe.

Sur un signe du commissaire, le gendarme au tambour bat son instrument.

LE COMMISSAIRE, *lisant l'arrêté de justice qu'il tient.* – Par décision de la haute cour de justice de la Marne et de l'Aisne réunie, moi, Clotaire-Marcel Crémant-Durémieux, commissaire de police à Crézancy, suis habilité à procéder aux arrestations immédiates de Jean Voulier, Salomé Roubieux, Armande Lelong et Charlotte Vandelet pour les motifs suivants...

JEAN. – Comment ?

SALOMÉ. – Nous arrêter ?

ARMANDE. – Mais enfin, pourquoi ?

CHARLOTTE. – Nous n'allons pas tarder à l'apprendre.

LE COMMISSAIRE, *idem.* – Dégradation de biens privés en réunion. Trouble à l'ordre public. Outrage aux bonnes mœurs. Comportement séditieux. Appel à la rébellion. Et séparatisme.

JEAN. – Séparatisme ?

SALOMÉ. – Sédition ?

ARMANDE. – Outrage ?

CHARLOTTE. – Outrage à un puits ?

LE COMMISSAIRE, *idem.* – En vertu de l'alinéa 714 de l'article 49-3 de la loi contre les attitudes pernicieuses et les offenses au corps de la nation, les prévenus seront déportés sous quinze jours ouvrés et par voie de mer au bagne de Cayenne en Guyane française. Le présent arrêté prend effet immédiatement.

Les gendarmes encadrent les prévenus.

JEAN. – Déportés en Guyane ? À Cayenne ?

SALOMÉ. – Et nos enfants ?

ARMANDE. – Et nos vaches ?

CHARLOTTE. – Et vous croyez qu'on va se laisser faire comme ça ?

LE COMMISSAIRE, *lisant*. – L'alinéa 715 de l'article précédemment cité de la loi sus-mentionnée stipule par ailleurs que les récalcitrants aux dispositions ci-dessus énoncées pourront faire l'objet des mesures de contrainte et de contention suivantes : matraquage du cuir chevelu, crevaison d'œil, arrachage de main, exécution sommaire par les forces de l'ordre en état de légitime défense. Soldats !

Sur un geste du commissaire, les deux gendarmes poussent les prévenus vers la sortie.

JEAN. – Hé, doucement !

SALOMÉ. – Arrêtez de m'enfoncer votre canon dans les côtes !

ARMANDE. – Nous nous battons pour notre liberté ! Jusqu'à la mort s'il le faut !

CHARLOTTE. – Euh, oui, enfin, peut-être pas jusqu'à la mort, mais nous nous battons. Ça, vous pouvez en être sûrs.

Les prévenus et les gendarmes sortent, suivis du commissaire.

EUGÉNIE, *à S^r Philomène*. – Décidément, cette opérette... Une sorte de malédiction, peut-être.

S^R PHILOMÈNE. – Malédiction, je n'en sais rien, mais en tout cas, il est temps de faire appel au patron. (*Aux sœurs.*) Mes sœurs, au boulot.

EUGÉNIE. – Tu penses que cela suffira, ma Fifi ?

S^R PHILOMÈNE. – Vingt ans que je fais ceinture. Ce serait beau voir qu'il ne me rende pas un petit service. Supplice, Calice, Matrice, Libératrice, allez hop, à la prière !

S^r Philomène et les quatre sœurs sortent.

NAPOLÉON J^R. – Mère, je pars accueillir Durant et Durand à la gare.

EUGÉNIE. – Oui, mon enfant. Quant à moi, je vais tenter d'intercéder en faveur de ces malheureux pour leur éviter la déportation en Guyane. En Guyane... C'est plein de moustiques et d'araignées, là-bas... Brr !

NAPOLÉON J^R. – Souillette, accompagnez-moi, voulez-vous ? Je crois que votre témoignage sera de la première importance.

Eugénie, Souillette et Napoléon J^r sortent. Rideau.

ACTE II

SCÈNE 1

GASPARD DURAND, GUILLAUME DURANT, SOUILLETTE.

À l'orée de la forêt.

GASPARD DURAND. – C'est donc ici, M^{lle} Souillette, dans cette forêt obscure, que vous fûtes retenue captive plusieurs jours durant ?

SOUILLETTE. – Oui, c'est ici. Mais je ne saurais situer l'endroit avec précision. Mon âme meurtrie a préféré oublier le plus possible les tourments qui me furent infligés.

GUILLAUME DURANT. – Les tourments ? Vous voulez dire... ?

SOUILLETTE. – Les supplices, monsieur.

GUILLAUME DURANT. – Les supplices ?

SOUILLETTE. – Oui, monsieur.

GUILLAUME DURANT. – Lesquels ? Pour les besoins de l'enquête.

SOUILLETTE. – Eh bien, cet homme m'avait attachée comme ceci, dans sa cave humide... Et j'étais...

GUILLAUME DURANT. – Vous étiez ?

SOUILLETTE. – J'étais... demi-nue.

GUILLAUME DURANT. – Demi-nue dans une cave humide ?
Oui, et ?

SOUILLETTE. – Et, dans le but affiché de m'enrhumer et de me faire perdre ma voix, cet homme sans pitié vaporisait sur mon corps innocent entièrement livré à sa merci...

GUILLAUME DURANT. – Sur votre corps innocent, oui. Et que vaporisait-il ?

SOUILLETTE. – De l'eau glacée, monsieur.

GUILLAUME DURANT. – De l'eau glacé sur votre corps innocent à demi-nu dans une cave humide, oui. Et où donc précisément vaporisait-il cette eau glacée ?

SOUILLETTE. – Eh bien, ici, et puis là, et puis là aussi... Enfin, un peu partout.

GUILLAUME DURANT. – Un peu partout sur votre corps innocent, oui. Et puis ensuite ?

SOUILLETTE. – Et je frissonnais, monsieur, je frissonnais, je tremblais de tous mes membres. Ni mes suppliques ni mes cris ne freinaient sa cruelle détermination. Au contraire, on eût dit que mes larmes et ma détresse semblaient exciter toujours davantage sa joie mauvaise. Et voilà qu'au comble de sa frénésie...

GUILLAUME DURANT. – Oui ? Oui ?

SOUILLETTE. – Le voilà qui arrache de mes épaules le pauvre linge qui dissimulait encore les plus parties les plus honteusement tendres et charnues de mon anatomie, livrant ainsi mes chairs à la morsure cuisante d'un froid des plus... des plus...

GUILLAUME DURANT. – Des plus, des plus... ?

SOUILLETTE. – Des plus...

GUILLAUME DURANT. – Pénétrants ?

SOUILLETTE. – Oui, voilà, monsieur, un froid, un froid... Ah ! Non, je ne veux pas me souvenir !

GASPARD DURAND. – Et pourtant, il le faut ! Il faut vous rappeler !

GUILLAUME DURANT. – Oui, oui. Oui, il le faut ! Oui, oui...

GASPARD DURAND. – Cet homme, comment était-il ?

SOUILLETTE. – Je vous l'ai dit, il portait un masque. Je ne saurais le reconnaître.

GASPARD DURAND. – Et sa corpulence ?

SOUILLETTE. – Petit.

GASPARD DURAND. – Mais encore ?

SOUILLETTE. – Large.

GASPARD DURAND. – Mais encore ?

SOUILLETTE. – Court sur pattes. Que sais-je encore ? Les doigts boudinés. Les épaules massives. La panse faramineuse. Et une voix, messieurs, une voix semblable à ce bruit que font les pommes de

terre quand on les jette encore humides dans un bain d'huile bouillante dans l'idée gourmande de les faire frire.

GASPARD DURAND. – Je vois très bien. Bon. Merci, mademoiselle. Nous allons explorer cette forêt obscure et dénicher l'ancre de cet être répugnant.

SOUILLETTE. – Oh, attendez, il me vient une idée !

GUILLAUME DURANT. – Non ?

GASPARD DURAND. – Vraiment ?

SOUILLETTE. – Oui, parfois, cela m'arrive. Quelque chose me traverse l'esprit et c'est une idée. Enfin, je crois.

GUILLAUME DURANT. – Une idée, donc ?

GASPARD DURAND. – Et laquelle ?

SOUILLETTE. – Je vais demander à mes amis de la forêt. Ce sont eux qui m'ont délivrée.

GUILLAUME DURANT. – Vos amis de... ?

GASPARD DURAND. – De la forêt ?

SOUILLETTE, *appelant*. – Bidou-Bidou, Freux-Freux, Flop-Flop, Frou-Frou, Croa-Croa, Coin-Coin, Grouik-Grouik ! Venez, venez, n'ayez pas peur ! Ce ne sont pas des chasseurs ! Ce sont des policiers. Personne ne doit avoir peur des policiers, il n'y a aucune raison. Venez, venez, mes amis !

Entrent les amis de Souillette, ainsi que Gronk-Gronk.

GUILLAUME DURANT, à *Gaspard Durand*. – Pourquoi est-ce que j'ai tout d'un coup l'impression de porter des culottes courtes ?

GASPARD DURAND. – Oui, c'est étrange. Moi aussi, j'ai comme une envie de manger des bonbons.

GUILLAUME DURANT. – Des bonbons ?

Guillaume Durant offre un caramel à Gaspard Durand et ils se mettent à mâcher leurs caramels.

SOUILLETTE, au animaux. – Venez, venez. Asseyez-vous autour de moi. (*Avisant Gronk-Gronk.*) Oh, mais qui es-tu, toi ? Je ne te connais pas.

GROUIK-GROUIK, présentant son cousin phacochère, *Gronk-Gronk*. – Grouik grouik grouik, grouik grouik Gronk-Gronk.

SOUILLETTE. – Gronk-Gronk, ton cousin phacochère ? Je suis enchantée.

GRONK-GRONK, saluant Souillette. – Gronk gronk, gronk gronk.

SOUILLETTE. – Voilà, mes amis, j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé quand vous m'avez délivrée, car ces bons policiers cherchent la maison du méchant homme...

COIN-COIN, décrivant Rastagnac en humain courtaud. – Coin coin coin, coin coin coin !

FLOP-FLOP, *idem*, en humain très gros. – Flop-o-flop-o-flop !

CROA-CROA, *idem, en humain très poilu.* – Croa, croa, crôôôôôâh!

FROU-FROU, *idem, en humain très grossier.* – Frou, frou frou frou frou!

BIDOU-BIDOU, *idem, en humain très malodorant.* – Tou-bidou-bidou, bidou bidou bidou!

SOUILLETTE. – Oui, c'est vrai. C'est vrai qu'il était tout ça, mais... (*S'apercevant que les Durandt ne comprennent rien, à ceux-ci.*) Ah, mais mon dieu, vous ne comprenez pas le langage des animaux. Attendez. (*Aux animaux.*) Mes amis, je nous rembobine, nous allons passer en version française pour nos amis policiers qui n'ont pas étudié à l'école de la forêt, hi hi hi. (*Les Durandt, un tantinet ahuris, reprennent des caramels. Bruit de rembobinage.*) Voilà. Ces bons policiers cherchent la maison du méchant homme...

COIN-COIN. – Il avait de grosses pattes arrière.

FLOP-FLOP. – Et un ventre monstrueux.

CROA-CROA. – Et du poil partout dans les oreilles.

FROU-FROU. – Et une voix grasse et vulgaire.

BIDOU-BIDOU. – Et une odeur corporelle affreuse.

SOUILLETTE. – Oui, c'est vrai. C'est vrai qu'il était tout ça, mais sauriez-vous indiquer à nos amis des forces de l'ordre et de la paix civile où se trouve sa maison, celle d'où vous m'avez délivrée?

COIN-COIN. – Oh, c'est bien à mille battements d'aile d'ici.

FLOP-FLOP. – Moi, j’aurais bien dit à six cents brasses en passant par le ruisseau, mais il n’y a plus de ruisseau, alors bon...

CROA-CROA, à *Coin-Coin*. – Mille battements d’aile ? Non, moins. Cinq cents maximum.

FROU-FROU. – Il faut passer par la forêt. Hop hop hop, en deux cents bonds, c’est fait.

BIDOU-BIDOU. – Deux cents bonds ! On voit que vous avez de belles gambettes, ma biche. Pour moi, c’est au moins six cents bonds.

SOUILLETTE. – Oui, mes amis, mais il faut vous exprimer en mesures humaines pour que nos aimables garants de la paix sociale puissent apprécier la distance à parcourir.

COIN-COIN. – Ma foi, je croyais que c’était des poulets.

FLOP-FLOP. – Ou des perdreaux.

CROA-CROA. – Mais non, ce sont des vaches !

FROU-FROU. – Ou des roussins ⁽²⁾.

BIDOU-BIDOU. – Vous n’y êtes pas. Ce sont des bœufs.

SOUILLETTE. – Non, non, les amis, les policiers sont des humains.

COIN-COIN. – Ah bon ? Tu es sûre ?

FLOP-FLOP. – Parce qu’avec tous les noms qu’on leur donne...

2. – À l’origine, « roussin » désigne un grand cheval de guerre.

CROA-CROA. – Franchement...

FROU-FROU. – On est en droit de...

BIDOU-BIDOU. – De se poser la question.

SOUILLETTE. – Si, si, si, je vous assure.

GROUIK-GROUIK. – Souillette a raison. Il faut donner à ces policiers une mesure qu'ils puissent comprendre. Mon cousin Gronk-Gronk est assez savant. Je suis sûr qu'il peut calculer la distance à partir de vos indications.

GRONK-GRONK. – Parfaitement. Nous disons donc mille battements d'aile de canard, plus six-cent brasses de loutres, plus cinq cents battements d'aile de corbeau, plus deux cents bonds de biche et six cents bonds de lapin. Le tout multiplié par le cosinus au carré de la taille de ces hommes... Hmm...

Gronk-Gronk réfléchit.

GROUIK-GROUIK, à Souillette. – Il réfléchit.

GRONK-GRONK, réfléchissant encore. – Hum...

GROUIK-GROUIK, à Souillette. – Il réfléchit encore.

GRONK-GRONK, réfléchissant toujours. – Hum...

GROUIK-GROUIK, à Souillette. – Il réfléchit toujours.

GRONK-GRONK. – Voilà!

GROUIK-GROUIK. – Vous allez voir ce que vous allez voir!

GRONK-GRONK. – La maison de cet homme se situe à une distance de sept lancers de sagaie.

GROUIK-GROUIK. – Ahem. Oui, évidemment. C'est mon cousin phacochère. Il vient d'Afrique et...

SOUILLETTE. – Oui, oui... Bon... Et dans quelle direction se trouvait cette maison ?

TOUS LES ANIMAUX, SAUF GRONK-GRONK. – Par là !

SOUILLETTE. – Merci, mes amis ! Et merci à toi, Gronk-Gronk, mon nouvel ami phacochère ! (*Aux Durandt.*) J'espère que ces renseignements vous sont utiles, messieurs. Retrouvez-le, je vous en supplie et mettez-le hors d'état de nuire !

GASPARD DURAND. – Comptez sur nous, M^{lle} Souillette. (*Souillette sort avec tous les animaux.*) Allons, Durant, en chasse !

Gaspard Durand commence de sortir.

GUILLAUME DURANT. – Un instant, Durand. Sept lancers de sagaie... Ça fait combien, ça ?

GASPARD DURAND. – Eh bien... Eh bien... Attendez... Ah, voilà. Ça fait mille battements d'aile de canard, plus six-cent brasses de loutres, plus cinq cents battements d'aile de corbeau, plus deux cents bonds de biche et six cents bonds de lapin. C'est clair.

GUILLAUME DURANT. – Hmm... Oui... Oui... Évidemment, ce n'est pas faux. En chasse !

SCÈNE 2

MARIOTTE, GONTRAND, RASTAGNAC.

Chez Rastagnac. Entrent Mariotte et Gontrand en habit bavarois, portant un énorme plat de choucroute fumante qu'ils disposent sur une table.

GONTRAND. – J'espère que ça ne va pas trop durer.

MARIOTTE. – Quoi donc ? La lubie de monsieur ? Moi aussi, j'espère.

GONTRAND. – La choucroute, moi, je n'en peux plus. Rien que l'odeur, ça me soulève le cœur. Ces montagnes de chou, ces vallées de pommes de terre, ces pics de jarret de porc, ces forêts de saucisses, ça me sort par les yeux.

MARIOTTE. – Ne m'en parle pas, j'en rêve la nuit. Et puis ces habits ! Non mais tu as vu ces habits ? C'est ridicule. Des chaussures à talons hauts et des chaussettes de laine montantes, a-t-on idée ? Et puis cette chemise, à mon âge !

GONTRAND, *montrant son lederhose trop court.* – Tu m'as vu ? Et puis ne plus avoir le droit de parler français... Enfin, quand il est là.

MARIOTTE. – Et l'obligation de chanter pendant les repas !

GONTRAND. – Enfin, chanter, si l'on peut dire. Il faut des cordes vocales de chèvre pour chanter ce qu'il nous demande de chanter.

MARIOTTE. – On va finir par s'esquinter la glotte.

Entre Rastagnac.

RASTAGNAC. – Ach, gut, gut, gut! La choucroute est fertig! Nous allons pouvoir régaler notre hôte comme il se doit. Vous avez compté les saucisses, Herr Gontrand? Il n'en manque pas une?

GONTRAND. – Non, monsieur... Euh... Nein, mein Herr Préfet!

RASTAGNAC. – Bien. Toujours en allemand. C'est important, l'allemand, c'est psychologique.

GONTRAND. – Ya, mein Herr Préfet.

RASTAGNAC. – Oh, mais que vois-je? Mariotte!

MARIOTTE. – Oui, euh, ya, herr monsieur le préfet?

RASTAGNAC. – Vos couettes! Ihren kouetten!

MARIOTTE. – Oh, endshuldigung, herr préfet, ich les avais enleven für daß choucrouten.

RASTAGNAC. – Eh bien, courez me les remettre tout de suite et amenez-moi mon petit pensionnaire de la cave. Raüs! Schnell, schnell, schnell!

Mariotte et Gontrand sortent.

SCÈNE 3

RASTAGNAC.

Même lieu.

RASTAGNAC, *s'adressant au portrait de sa mère.* – Ha ha ha ! Ha ha ha ! Maman, maman ! Tiens, un poutou ! Et puis un autre ! Ah, maman, maman, pouvais-tu seulement imaginer cette nuit-là qu'en cuisant dans le haut fourneau de tes saintes entrailles les blancs flocons de la semence de papa tu donnerais vie à un tel sommet du génie humain, moi ? Car je suis sur le point, ô maman, d'accomplir le rêve d'Alexandre. Oui, maman, oui ! Mais en mieux ! En mille fois mieux ! Tous ces grands conquérants se sont trompés sur un point. Ce n'est pas tant la terre que l'on conquiert qui compte, c'est l'eau qui l'irrigue. Je laisse aux aventuriers les batailles furieuses, la destruction de villages et les massacres d'innocents, jouissances indéniables, certes, mais par trop éphémères, pour me consacrer dans l'ombre du secret des affaires à l'édification de mon empire, un empire d'un genre nouveau, un empire inouï, un empire hydrique ! Ha ha ha ! Apprenant les besoin du nouveau Paris en eau pure, je me suis porté acquéreur de toutes les terres bordant le Surmelin et de toutes celles où jaillissaient des sources. Si bien que désormais chaque fois qu'un Parisien se lave les pieds, chaque fois qu'un gueux se désaltère, chaque fois qu'une rombière se shampouine sa tignasse, mon compte en banque prend un peu plus d'embonpoint. Faut-il m'arrêter aux rivières et aux sources ? Non point ! Les puits, les nappes phréatiques, les étangs, les marres ! Bientôt les océans ! Ha ha ha ! Mais comme tout empire naissant, le mien est fragile

et menacé. Le pathétique brimborion qui croit tenir les rênes des destinées de la France est sur le point de rendre leur rivière aux habitants de la vallée. Pour le détourner de cette idée imbécile, maman, je l'ai enlevé. Oui, moi, Rastagnac, j'ai enlevé l'empereur. Et je l'ai enlevé de manière à lui faire accroire qu'il l'avait été par les Prussiens. Quand je lui rendrai sa liberté, il n'aura plus qu'une idée en tête, venger son honneur perdu, envahir l'Allemagne ! Ha ha ha ! Sens-tu comme elle est odorante, cette choucroute ? Elle fume de tout son chou, de toutes ses saucisses. Il est temps de poursuivre notre petit traitement de conditionnement psychologique. (*Se grimant.*) Ma grande barbe, ma croix de fer, mon casque à pointe. Et voilà, je suis Frédéric III. Ach ach ach ! Poutou, poutou, maman, à tantôt. Ha ha ha !

SCÈNE 4

RASTAGNAC, GONTRAND, MARIOTTE, NAPOLÉON III,
ODON.

Même lieu. Entrent Mariotte, avec couettes, et Gontrand encadrant Napoléon III, vaguement inconscient, puis l'attachant à un fauteuil devant la table et la choucroute.

NAPOLÉON III, *reprenant ses esprits.* – Ah... Ah... Où suis-je ? Quelle heure est-il ? Qu'est-ce que... ? Cette odeur... ? (*Découvrant le plat de choucroute.*) Ah ! Non ! Non, par pitié, pas encore de la choucroute, je vous en supplie ! Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !

RASTAGNAC. – Ach ach ach ! Mais si, mais si, meine kleine französich opérette kaiser ! Ach ach ach !

NAPOLÉON III. – Mais enfin, monsieur Frédéric, cher ami, mein freund, qu'est-ce qu'il vous prend ? Mon pays et le vôtre entretiennent des rapports cordiaux depuis des années déjà et voilà que vous m'enlevez à l'affection des miens, m'emportez outre-Rhin jusqu'au fin fond de la Forêt Noire et privez la France de sa tête pensante pour m'enchaîner ici et me faire avaler des kilos et des kilos de choucroute garnie. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

RASTAGNAC. – Tête pensante, tête pensante, ach ach ach !

NAPOLÉON III. – Par la crête du coq gaulois, Frédéric, je vous conjure, je vous implore de me dire à quoi rime cette séquestration ! Non, mais c'est vrai, quoi, à la fin. Trois jours que cela dure. J'ai déjà pris sept ou huit kilos au bas mot. Je suis ballonné, je suis tout perclus de gaz, j'ai en permanence un arrière-goût de baie de genièvre dans la bouche. Frédéric, Frédéric, mon ami, mein freund, pitié...

RASTAGNAC. – Ach ach ach ! Ach ach ach ! Mais je veux vous faire découvrir la gastronomie germanique, mon cher ami.

NAPOLÉON III. – Mais enfin, Frédéric, la gastronomie germanique, cela n'existe pas, c'est un oxymore.

RASTAGNAC. – Ach, il y a trop longtemps que les Français nous empoisonnent l'existence avec leur sentiment de supériorité gastronomique. C'est de là que vient tout le mal. De vos pintades aux morilles. De vos gratins dauphinois. De vos trois cents fromages. Tout le mal, tout le mal vient de là ! De vos vins, de vos

millefeuilles, de vos bouchées à la reine ! Pendant que les Français se goinfrent de cailles farcies et d'ortolans en croûte avec des mines gourmandes, nous autres, Teutons, sommes réduits à avaler tête basse nos humbles wurtz et notre modeste scwhartzbrot.

NAPOLÉON III. – Frédéric, Frédéric, votre pain, votre pain est tout juste bon à consolider les murs des écuries. Reconnaissez-le et restons bons amis, mon ami, mein freund.

RASTAGNAC. – Ach ! Vous recommencez ! Ne voyez-vous donc pas que les querelles entre nos belles nations naissent toutes de votre insupportable arrogance culinaire et de votre mépris pour les autres cultures, pour les petits brouets simples et lumineux, pour les pommes de terre à l'eau et le chou fermenté ? Les luttes, les guerres, les conflits, tout cela parce que vous êtes nés avec une cuillère de potage aux asperges de saison et au jambon de pays dans la bouche.

NAPOLÉON III. – Oui, oui, Frédéric, oui, ya, ya, vous avez raison, sans doute. Et tenez, tenez, libérez-moi, libérez-moi sur le champ et je m'engage, je m'engage sur l'honneur à imposer la consommation de choucroute garnie dans l'une ou l'autre des provinces françaises qui comptent parmi les moins portées sur les arts de la table. Au hasard, tenez, je ne sais pas, par exemple, la Lorraine ou bien l'Alsace. Je les sacrifie volontiers, je vous assure.

RASTAGNAC. – Ach, vous n'entendez donc rien. Alors, il faut persister et vous convaincre par tous les moyens.

NAPOLÉON III. – Hein ? Quoi ? Non ! Non !

RASTAGNAC. – Odon !

NAPOLÉON III. – Non ! Pas lui !

RASTAGNAC. – Odon ! Komm' hier !

NAPOLÉON III. – Non, non, non, pas lui ! Pas le...

Entre Odon tout en Hun vêtu, portant une gargantuesque fourchette et une monstrueuse chope de bière.

RASTAGNAC. – Ach ach ach !

NAPOLÉON III. – Pas le Hun à la choucroute !

RASTAGNAC. – Ach ach ach ! Odon, fais ton office. Gave cet estomac délicat de fière choucroute et de bière des alpages ! Ach ach ach ! (*À Mariotte et Gontrand.*) Et vous, chantez ! Singen ! Singen ! (*Napoléon III proteste, mais déjà Odon lui ouvre la bouche et y fourre des pelletées de choucroute garnie, alternant choucroute et bière. Cependant, Mariotte et Gontrand yodlent. À Napoléon III.*) Une fourchée pour maman ! Une fourchée pour papa ! Ach ach ach ! Une saucisse pour la France ! Une saucisse pour la Prusse ! (*À Odon.*) N'oublie pas les pommes de terre. Encore ein, zwei, drei kartoffeln ! Oui. Tasse bien. Voilà. Enfourne, enfourne ! Et des saucisses. Et du chou, encore du chou, toujours du chou ! (*À Mariotte et Gontrand.*) Chantez, vous autres, chantez ! Régalez les oreilles subtiles de cet amoureux des salons de musique des printanières harmonies de nos ancêtres Wisigoths ! Ach ach ach !

Cela dure un moment, puis Napoléon III s'évanouit.

ODON. – Il a son compte, patron.

RASTAGNAC. – Bien. Nous recommencerons tout à l’heure. Pour le moment, je m’en vais aller m’assurer que l’on expédie bien au fin fond de la Guyane ces récalcitrants au nouvel ordre.

Rastagnac sort. Puis sortent Odon, Mariotte et Gontrand, emportant les vestiges du repas de Napoléon III.

SCÈNE 5

NAPOLÉON III.

Même lieu.

NAPOLÉON III , *reprenant ses esprits.* – Burp! Ah... Ah, mon dieu, quel calvaire. Tout ce chou, ces jambonneaux, ces pommes de terre... Ah... Les fragiles rouages de mon corps de gourmet français ne résisteront pas longtemps aux assauts de ces nourritures gothiques. Déjà, la forteresse de mon cœur est cernée de graisse de saucisse et mon foie, mon pauvre foie, pourrait capituler d’une minute à l’autre, assailli qu’il est de bière et bombardé de pommes de terre. Ah! Honte à toi, Frédéric III, honte à toi! Mais je tiendrai! Je tiendrai bon, tu m’entends? Il n’est pas dit que l’estomac du premier des Français pliera sous le joug de la terreur brassicole! Il me faut m’enfuir, franchir le Rhin, regagner au plus tôt la patrie des vol-au-vent et des soles meunières. De là, je lèverai une armée pour terrasser ces ruminants sanguinaires. Mais je suis solidement attaché. Comment faire? Ah, mais que vois-je? L’excès de graisse teutonique a tant fait enfler mes malheureuses articulations et gonfler ma pauvre chair que les liens qui m’entravent ont commencé de se distendre!

(Il tire sur ses liens.) Ah! Ah! Miracle, une de mes mains est libre! L'autre à présent. *(Idem, avec l'autre main.)* Ah! Ah! Par le diable, rien à faire! Mais suis-je devenu sot? Ce doivent être les baies de genièvre! Je puis détacher ma deuxième main grâce à celle que je viens de libérer. Ah, voilà! Libre! Libre! Allons, doucement, ne prenons ni le risque d'alerter mes gardiens ni celui de soumettre mon corps martyrisé à un effort trop violent qui le pourrait terrasser. *(Il ouvre une porte.)* Une forêt! La Forêt Noire! Pleine d'ours et d'aurochs, de loups, de lynx et de cochons sauvages. Sans même parler des autochtones. Les dangers sont nombreux, mais l'appel de ma liberté est le plus fort. Le soleil commence de décliner, suivons sa course. Les flèches d'Apollon guideront mes pas jusqu'à la mère patrie.

Il sort.

SCÈNE 6

CLAUDE, LOUISETTE, MARINETTE, NAPOLÉON III.

Dans la forêt. Les trois ornithologues amateurs observent quelques oiseaux à la jumelle. Un oiseau chante.

CLAUDE. – C'est une fauvette à crête?

MARINETTE. – Ça, une fauvette à crête? Mais non!

LOUISETTE. – C'est un coq à queue bleue.

CLAUDE. – Un coq à queue bleue? Vous déraisonnez, ma chère.

MARINETTE. – C'est une pie des pins. J'en suis certaine ! Écoutez bien.

LOUISETTE. – Pie des pins, pie des pins ? Jamais de la vie !

CLAUDE. – Mais si, elle a raison, c'est une pie des pins, une pie des pins adulte, même. Ce cri-là, ce ne peut être qu'elle.

MARINETTE. – Oui, c'est elle, c'est bien son cri, ce « Grrrrouaaaaahhhhk » léger et subtilement sifflant.

LOUISETTE. – La pie des pins ne fait pas « Grrrrouaaaaahhhhk ».

CLAUDE. – Ah, oui ? La pie des pins ne fait pas « Grrrrouaaaaahhhhk » ?

MARINETTE. – Et que fait-elle alors ? « Grrrrouiiiihhhk » peut-être ?

LOUISETTE. – La pie des pins, surtout la pie des pins adulte, fait « Grrrrouooooohhhhk ». C'est connu de tous les ornithologues un tant soit peu sérieux.

CLAUDE. – « Grrrrouooooohhhhk » ? Vraiment ? « Grrrrouooooohhhhk » ?

MARINETTE. – Et pourquoi pas « Grrrrouuuuhhhhk » tant que vous y êtes ?

LOUISETTE. – Je maintiens. La pie des pins fait « Grrrrouooooohhhhk ». Et même, elle fait ça avec ses petites ailes. « Grrrrouooooohhhhk, grrrrouooooohhhhk, grrrrouooooohhhhk » !

CLAUDE. – Mais la pie des pins n'a jamais battu des ailes de la sorte ! Et jamais elle n'a fait « Grrrrouooooohhhhk ». La pie des pins fait « Grrrrouaaaahhhhk ».

MARINETTE. – La pie des pins bat des ailes comme ci en faisant « Grrrrouaaaahhhhk, grrrrouaaaahhhhk, grrrrouaaaahhhhk »...

Entrée de Napoléon III qui se cache aussitôt.

LOUISETTE, battant des ailes à sa façon, contre Marinette et Claude. – « Grrrrouooooohhhhk, grrrrouooooohhhhk, grrrrouooooohhhhk » !

CLAUDE ET MARINETTE, battant des ailes à leur façon, contre Louïsette. – « Grrrrouaaaahhhhk, grrrrouaaaahhhhk, grrrrouaaaahhhhk » !

Et cætera. Napoléon III assiste terrifié à la bataille des ornithologues qui continuent de battre des ailes et de chanter le chant de la pie des pins tout en quittant la scène.

NAPOLÉON III. – Par le Christ ! Ces Teutons arboricoles sont sur le pied de guerre. Leurs cris sauvages me glacent d'effroi. Sans doute le Kaiser, ayant découvert ma fuite audacieuse, les aura lancés à ma poursuite. Je dois redoubler de prudence.

Napoléon III sort avec un luxe de précautions.

SCÈNE 7

GUSTAVE, PHILIBERTE, MAXIMILIENNE, NAPO-
LÉON III.

Même lieu. Les trois personnages, à quatre pattes, récoltent du pollen.

MAXIMILIENNE. – Ah, ça, on peut dire que la récolte du pollen du salsifis des prés est délicate. (*Déposant un grain de pollen dans un bocal posé entre eux.*) Et hop! Outre qu'il s'agit de cueillir chaque grain avec une pince à épiler...

PHILIBERTE. – La concurrence des abeilles est rude. (*À une abeille.*) Pshit, va-t'en! (*Déposant un grain dans le bocal.*) Et hop!

GUSTAVE. – Et puis, je ne sais pas vous, mais moi, ça m'irrite drôlement les narines. (*Déposant un grain dans le bocal.*) Et hop!

MAXIMILIENNE. – Mais quelle satisfaction quand enfin, après des heures de travail patient, l'on en a récolté un plein bocal. Et hop!

PHILIBERTE. – Une pincée de ce divin pollen dans la salade, quel enchantement! (*À une abeille.*) Pshit! Et hop!

GUSTAVE. – Oui. Dommage que ce soit si irritant pour les voies respiratoires. Et hop!

MAXIMILIENNE. – Voilà. Encore un... Hop. Deux... Hop. Et trois... Et j'ai fini mon salsifis. Hop!

PHILIBERTE. – J'y suis presque moi aussi... Ça y est ! Hop !

GUSTAVE. – Oui. Moi également. Et je ne suis pas fâché, parce que là, ça picote, c'est terrible.

Ils se redressent.

MAXIMILIENNE, *tenant le bocal.* – Oh, quelle merveille ! N'est-ce pas sublime, ces milliers de minuscules grains de pollen patiemment récoltés ? Ce jaune puissant, cette onctuosité pulvérulente...

PHILIBERTE, *penchée sur le bocal.* – Et quel parfum ! Mon dieu, ce parfum ! Sentez, Gustave, sentez comme c'est ravissant.

GUSTAVE. – Hum, je préfère ne pas approcher mon nez de trop près, j'ai peur de... (*À Maximilienne.*) Oh, attention, vous avez une abeille, là.

MAXIMILIENNE. – Une abeille ? Où ça ? Où ça ? J'ai une peur horrible de ces bêtes-là ! (*Piquée.*) Aïe !

PHILIBERTE. – Attention, le bocal !

Maximilienne lâche le bocal. Philiberte le rattrape au vol. Le pollen s'échappe et forme un nuage autour d'eux. Un temps. Napoléon III entre sur ces entrefaites et se dissimule.

GUSTAVE, *éternuant.* – Atcha !

MAXIMILIENNE. – Aïe ! Atcha !

PHILIBERTE. – Atcha ! Atcha !

GUSTAVE. – Atcha ! Atcha !

Tous les trois sortent en éternuant.

NAPOLÉON III. – Sainte Marie mère de dieu, encore une patrouille d'Ostrogoths acharnée à ma capture et à ma perte ! Il semble bien qu'ils s'excitent à la violence en hurlant des incantations dans leur idiome rustique et guttural. Par bonheur, ils ne m'ont pas vu. Je puis encore espérer m'échapper de cette contrée sans culture...

Napoléon III sort.

SCÈNE 8

GASPARD DURAND, GUILLAUME DURANT, GALIEN,
HANNIBAL, JOSEPH, NAPOLÉON III.

Même lieu.

GASPARD DURAND, *apercevant Galien.* – Ah, un bûcheron !

GUILLAUME DURANT. – Accompagné de deux petits nains forestiers.

GASPARD DURAND. – Non, Durant, je crois qu'il s'agit de ses enfants.

GUILLAUME DURANT. – Ah oui. Oui, c'est possible, oui.

GASPARD DURAND, *à Galien.* – Dites-moi, mon brave, nous cherchons une maison, une grande maison, quelque part dans cette forêt.

GALIEN. – Une maison ? Il n'y en a qu'une. Ce n'est pas trop difficile, il faut aller par là, tout droit pendant une lieue. Vous ne risquez pas de vous perdre, vous suivez l'odeur de choucroute. Vous ne pouvez pas vous tromper.

GASPARD DURAND. – L'odeur de choucroute ? Bon. Par là, tout droit ? Bien. Merci, mon brave. En chasse, Durant !

Gaspard Durand et Guillaume Durant sortent.

JOSEPH. – Dis, papa, c'est quoi la choucroute ?

HANNIBAL. – Oui, c'est quoi, c'est quoi la choucroute ?

GALIEN. – La choucroute, c'est un plat allemand.

JOSEPH. – Et c'est quoi, un plat allemand ?

HANNIBAL. – Oui, papa, c'est quoi, c'est quoi ?

GALIEN. – Un plat allemand, c'est un plat qui vient d'Allemagne, c'est-à-dire de Prusse.

JOSEPH. – Et c'est quoi, la Prusse ?

HANNIBAL. – Oui, c'est quoi, papa, la Prusse ?

GALIEN. – La Prusse, c'est un pays plein de Prussiens.

JOSEPH. – Et c'est quoi, les Prussiens ?

HANNIBAL. – Oui, c'est quoi, c'est quoi, les Prussiens ?

GALIEN. – Ah, les Prussiens, les Prussiens... Eh bien, les Prussiens, ce sont des barbares.

JOSEPH. – Des barbares ?

HANNIBAL. – C'est quoi, des barbares ?

GALIEN. – Les barbares, eh bien, ce sont des Prussiens. Et les Prussiens, ce sont êtres qui passent leur temps à manger de la choucroute et à se battre contre les autres en poussant des cris épouvantables.

JOSEPH. – Des cris ? Fais voir le cri, papa.

HANNIBAL. – Oui, fais le cri, fais le cri !

GALIEN. – Le cri... Le cri... Attendez, je crois que c'est comme ça... (*Il se met à crier en agitant sa hache.*) Ach ! Ach ! Schnell ! Schnell ! Raüs ! Raüs ! Ach ! Ach !

JOSEPH. – Ah oui, c'est vrai, ils font peur, les Choucroutiens.

HANNIBAL. – Encore, papa, encore !

GALIEN. – Ils font ça aussi... Schwartzbrot ! Gut, gut, gut, bitte ! Schnell, schnell, schnell, raüs, raüs !

Tous les trois se mettent à scander le slogan choucroutien en agitant leurs haches. Napoléon III entre et se dissimule pendant que les trois autres sortent en continuant de hurler.

NAPOLÉON III. – Ah, les peuplades primitives de la Forêt Noire sont terrifiantes ! Sont-ce vraiment des êtres humains ? On pourrait en douter à les entendre éruçter de la sorte et à brandir leurs armes en cadence dans cette sorte de danse tribale. Fasse le ciel qu'ils ne s'emparent pas de moi ! Je risquerais de finir attaché à quelque poteau de torture gothique...

Napoléon III sort.

SCÈNE 9

GASPARD DURAND & GUILLAUME DURANT.

Même lieu, la forêt, mais à côté de la maison de Rastagnac.

GASPARD DURAND, *consultant une liasse de papiers.* – Tout commence à s'éclaircir. C'est un complot, une conjuration. La conjuration d'un homme, d'un homme seul contre tous. Et cet homme, cet homme, je le crains, n'est autre que le...

Entre Guillaume Durant.

GUILLAUME DURANT. – Regardez, Durand, ce que j'ai trouvé encore. (*Il montre la fausse barbe et le casque à pointe de Rastagnac.*) Et, sur les domestiques, encore ceci... (*Il montre la perruque à couettes blondes de Mariotte et l'entonnoir à choucroute d'Odon.*) Tout indique qu'il s'agit d'un complot, d'une conjuration, la conjuration d'un homme, un homme seul contre...

GASPARD DURAND. – Contre tous, oui, c'est également ma conclusion. La lecture, même hâtive, de ces documents le prouve. Cet sinistre individu a purement et simplement kidnappé l'empereur dans le but de le détourner des affaires du pays...

GUILLAUME DURANT. – Mais pourquoi ? Pourquoi ?

GASPARD DURAND, *montrant les documents.* – La réponse se trouve dans ces titres de propriétés. Ici, là.

Gaspard Durand montre les documents à Guillaume Durant.

GUILLAUME DURANT. – Saprîsti ! Ce nom ! Derrière ce crime odieux et cette fausse barbe se cacherait donc... ?

GASPARD DURAND. – Oui.

GUILLAUME DURANT. – Lui ?

GASPARD DURAND. – Lui-même !

GUILLAUME DURANT. – Non !

GASPARD DURAND. – Si !

GUILLAUME DURANT. – Ah, le traître !

GASPARD DURAND. – Vous l'avez dit, Durant, et il paiera chèrement le prix de sa trahison, mais nous devons avant tout retrouver l'empereur. Car tout semble indiquer qu'il soit parvenu à se libérer de ses liens et à prendre la fuite.

GUILLAUME DURANT. – La fuite ? Mais vers où ? Vers où ? Comment savoir ?

GASPARD DURAND. – À coup sûr, s'orientant grâce au soleil, il se sera dirigé vers l'ouest, c'est-à-dire, puisque selon toute apparence la machination consistait à le faire se croire captif des Prussiens, vers la France.

GUILLAUME DURANT. – Donc, par là ?

GASPARD DURAND. – Oui, par là. Ne perdons pas un instant.

GUILLAUME DURANT. – Que faisons-nous des domestiques ?

GASPARD DURAND. – Laissons croupir les deux laquais dans l'odeur délétère de la choucroute garnie et emmenons avec nous le Hun. Son témoignage à lui seul suffira à confondre l'infâme complotteur conjurationniste.

GUILLAUME DURANT. – Sommes-nous seulement bien sûrs qu'il soit Hun ?

GASPARD DURAND. – Tout ici n'est qu'illusion et faux-semblants. Il n'est vraisemblablement pas plus Hun que je ne suis Chinois.

GUILLAUME DURANT. – L'habit ne fait pas le moine.

GASPARD DURAND. – Ni l'hirondelle le printemps. En piste !

GUILLAUME DURANT, à Odon, qui entre les mains entravées. – Viens ici, toi, coquin, et sans rouspéter. Allez, avance !

Ils sortent tous trois.

SCÈNE 10

NESTORINE, PROSPERT, MUGUELLE, KARINN, ALBERIQUE, OCTAVIE, MARISOL, EUDES, JEAN, SALOMÉ, ARMANDE, CHARLOTTE, EUGÉNIE, EUGÉNIE, S^R PHILOMÈNE, NAPOLÉON J^R, RASTAGNAC, NAPOLÉON III.

Sur la scène où doit se jouer l'opérette.

NESTORINE, pour elle-même. – Ah, mais quelle idée, ma fille, mais quelle idée tu as eue d'accepter de mettre en scène cette

opérette! Mais quelle idée! Un cauchemar. L'un des premiers rôles s'éclipse au prétexte douteux d'affaires capitales regardant la conduite du pays, un autre part essayer son costume et ne revient pas, le chef de chœur menace de se pendre à chaque fausse note, les trois quarts des choristes sont ivres morts et moi-même je ne me sens pas très bien. (*Entre Muguelle, portant une colonne gallo-romaine. À Muguelle.*) Quoi encore? Qu'est-ce que c'est que ça?

MUGUELLE. – Une colonne gallo-romaine.

NESTORINE. – Une colonne gallo-romaine?

MUGUELLE. – En carton, je précise.

NESTORINE. – Oui? Et c'est pour quoi?

MUGUELLE. – Eh bien, pour le décor, pardi!

NESTORINE. – Pour le décor? Le décor de...?

MUGUELLE. – Le décor de l'opérette.

NESTORINE. – Quel rapport entre une colonne gallo-romaine en carton et cette opérette?

MUGUELLE. – Ça se passe pendant les Gaulois, non?

NESTORINE. – Oui, mais...

MUGUELLE. – Bon, eh bien, alors? Une colonne gallo-romaine, ça fait gaulois. En tout cas, ça fait plus gaulois qu'une colonne grecque. Et je suis désolée, mais je n'avais que ça comme modèles. Soit des grecques, soit des gallo-romaines. Des colonnes gauloises tout court, ça n'existe pas.

NESTORINE. – Hmm.

MUGUELLE. – Bon, je la pose où ?

NESTORINE. – Je ne sais pas. N'importe où. Là.

Entre Karinn, roulant un tonneau.

KARINN. – Je le mets où, mon tonneau ?

NESTORINE. – Qu'est-ce que c'est que ce tonneau ?

KARINN. – Eh bien, c'est un tonneau.

NESTORINE. – Je le vois bien que c'est un tonneau, mais pourquoi un tonneau ?

KARINN. – Vous m'avez demandé un bout de décor qui fasse gaulois. Ça fait gaulois, un tonneau. Ce n'est pas eux, les inventeurs du tonneau, les Gaulois ?

NESTORINE. – Oui, mais bon...

KARINN, *montrant le flanc du tonneau.* – Évidemment, là, « Rhum de la Martinique 12 ans d'âge », ce n'est pas gaulois-gaulois, mais, hein, il n'y a qu'à le tourner, comme ça, ni vu ni connu. Tenez, là, juste devant la colonne gauloise, et hop. Ça fait gallo-gaulois en diable, moi, je trouve.

NESTORINE. – Oui, oui, bon, bon, oui, ça ira...

Entre Alberique, portant plusieurs chapeaux à plumes.

ALBERIQUE. – Nestorine, Nestorine...

NESTORINE. – Quoi ?

ALBERIQUE. – Pour les coiffes, je me demandais, laquelle vous préférez ? Celle-ci ? Ou celle-là ?

NESTORINE. – Mais d'où est-ce que vous sortez ces machins ?

ALBERIQUE. – Euh, eh bien...

NESTORINE. – Qu'est-ce que vous comptez en faire ? Ne me dites pas que... ?

ALBERIQUE. – Eh bien, c'est-à-dire que... Des casques avec des ailes, je n'ai pas trouvé. Alors, je...

NESTORINE. – Alors, vous ?

ALBERIQUE. – Je me suis souvenu que mon grand-oncle...

NESTORINE. – Votre grand-oncle ?

ALBERIQUE. – Oui. Aldebert. Un homme vraiment charmant. Il collectionnait les chapeaux... Une marotte... Les chapeaux à plumes, donc... Je me suis dit que... Voilà. Après, peut-être, on peut prendre les plumes et les coller sur...

NESTORINE. – Hmm. (*À tous.*) Laissez-moi vous rappeler en deux mots la thématique de cette opérette dont vous êtes, semble-t-il, les décoratrices et la costumière et dont je suis la metteur en scène. L'intrigue prend place dans la haute antiquité gauloise, avant l'arrivée des Romains et vraisemblablement avant que nos ancêtres n'aient inventé la bière et les tonneaux qui vont avec, en tout cas bien avant que le chapeau tyrolien n'ait fait son apparition dans l'histoire. Vous me suivez ?

Entre Eudes, portant un sapin de Noël très décoré.

EUDES. – Voilà, j'ai trouvé la forêt des Carnutes. Enfin, un bout. Elle était au grenier.

NESTORINE. – Où est le chef de chœur ? J'ai besoin de conseils pour une corde et pour une branche...

Entrent Octavie et Marisol, portant Prospert.

OCTAVIE. – On a enfin mis la main sur le dieu Borvo.

MARISOL. – Il était couché dans la cave.

OCTAVIE. – Vivant, au milieu des cadavres...

MARISOL. – De bouteilles.

OCTAVIE. – Vivant, mais...

MARISOL. – Pas très frais.

NESTORINE. – Pas très frais, le dieu Borvo, un des rôles les plus importants de la pièce ? (*À Prospert.*) Prospert ! Prospert ! Ohé ? Hé ! Vous m'entendez ?

PROSPERT. – Euh ? Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Où est-ce que je suis ? Qui que vous êtes, vous ?

NESTORINE. – Comment ça, qui que je suis ? La metteur en scène, bien sûr, votre metteur en scène. Et vous ?

PROSPERT. – Quoi, moi ?

NESTORINE. – Vous savez qui vous êtes ?

PROSPERT. – Euh... Eh bien, eh bien... Euh, eh bien non. Mais pourquoi ? C'est important ?

NESTORINE, à *Marisol et Octavie*. – Lâchez-le, pour voir.

Marisol et Octavie lâchent Prospert, qui tanguent dangereusement.

PROSPERT. – Oh la, hé, non, ça tanguent, là ! Il y a du roulis, c'est effroyable, une vraie tempête. Et puis... Et puis, je crois que je ne me sens pas très bien... J'ai l'impression que je vais...

NESTORINE, à *Marisol et Octavie*. – Rattrapez-le ! Rattrapez-le !

Marisol et Octavie rattrapent Prospert qui s'endort.

OCTAVIE. – Qu'est-ce qu'on en fait ?

NESTORINE. – Je ne sais pas. En toute honnêteté, je ne sais pas. Faites-en ce que vous voulez. Posez-le dans un coin, remettez-le à la cave. Ou tenez, là, dans le tonneau de la Martinique au pied de la colonne gallo-romaine en carton à côté du sapin de Noël des Carnutes. De toute façon, c'est fichu, cette opérette est fichue, tout est fichu...

Entrent Jean, Salomé, Armande, Charlotte et Eugénie.

JEAN. – Merci, madame l'impératrice, merci, merci !

SALOMÉ. – Sans vous, sans vous nous étions expédiés à Cayenne sans autre forme de procès. Merci !

ARMANDE. – Il paraît que c'est bourré d'araignées là-bas.

CHARLOTTE. – Et de moustiques.

EUGÉNIE. – Allons, allons, n'en parlons plus et mettons-nous à l'ouvrage. Terminons de préparer cette opérette, jouons-la et...

(Elle découvre Prosper et encore évanoui entre les bras de Marisol et Octavie.) Et... C'est Prosper, qui doit jouer le dieu Borvo ? Que lui arrive-t-il ? *(Marisol et Octavie haussent les épaules, faisant vagir Prosper.)* Ah. En effet. Eh bien, c'est quelque peu problématique. *(Nestorine pousse un très profond soupir.)* Et sera-t-il en mesure de chanter ? *(Marisol et Octavie haussent à nouveau les épaules, faisant vagir Prosper. Nestorine soupire plus profondément encore.)* Ah ? Ah... Ah... *(Pour elle-même.)* Ah, nom de dieu de nom de dieu, je commence à en avoir plein le dos de cette opérette ! *(Entre S^r Philomène.)* Pardon, ma Fifi, je sais qu'on n'invoque pas en vain le nom de Seigneur, mais là...

S^r PHILOMÈNE. – Malheureusement, si ! Si, c'est en vain. Deux heures ! Deux heures à s'esquinter les genoux en prière, à se tordre les doigts, à lever les yeux au ciel en signe d'adoration, à baisser le front en signe de soumission, deux heures ! Deux heures et quoi ? Rien. Pas le moindre quart de poil de début d'embryon de petit miracle. Rien. Le néant. Je vais te dire, moi, ma Gégé, s'il ne se manifeste pas dans la minute, la minute, tu m'entends, je rends mon tablier, ma coiffe et ma ceinture et fini les ordres, fini. Je me dégotte un petit boulot pépère de fille de ferme ou de danseuse légère, un mari, deux, trois lardons et vogue la galère. C'est vrai, quoi, il y en a marre à la fin.

EUGÉNIE. – Mais enfin, ma Fifi, tu ne peux pas...

S^r PHILOMÈNE. – Taratata ! La minute, je te dis, tu m'entends ? La minute ! *(Au ciel.)* Tu m'entends, toi ? *(Entre Napoléon III. Apercevant ce dernier.)* Ah ! *(Au ciel.)* Eh bien tout de même ! Merci.

EUGÉNIE. – Louis ! Louis, mon époux ! (*Appelant.*) Louis, mon fils ! Votre père, l'empereur ! (*À Napoléon III.*) Mais enfin, mon ami, où étiez-vous passé ? J'étais folle d'inquiétude !

NAPOLÉON III. – Eugénie ? Mais... Mais... Mais où suis-je exactement ?

EUGÉNIE. – Comment ça ? Mais vous êtes au château des Écossières, dans la vallée du Surmelin.

NAPOLÉON III. – Déjà ?

EUGÉNIE. – « Déjà » ? Cela fait trois jours que je me ronge les sangs à me demander où vous avez bien pu passer et vous me dites « Déjà » ?

NAPOLÉON III, *réfléchissant, pour lui-même.* – Je n'ai guère passé plus de deux heures dans cette Forêt Noire...

EUGÉNIE. – Que dites-vous ?

NAPOLÉON III. – C'est donc que les frontières de la Prusse se situent désormais aux environs de... Mais c'est terrible !

EUGÉNIE. – Mais qu'est-ce que vous racontez ? Louis !

NAPOLÉON III. – Sedan, Verdun, Mourmelon, Châlons, Épernay sans doute ont déjà été colonisés !

EUGÉNIE. – Louis ! Louis !

NAPOLÉON III. – Et déjà les malheureux qui vivent sous le joug du Kaiser sont-ils convertis de force à ce langage barbare et à la consommation de chou fermenté ! Ah !

EUGÉNIE. – Louis !

NAPOLÉON III. – Ma chérie, vite, fuyons !

EUGÉNIE. – Comment ça, fuir ? Mais vous venez tout juste de revenir.

Entre Napoléon Jr.

NAPOLÉON JR. – Mon père, enfin, vous voilà ! (*À Eugénie.*) Mère, votre époux !

EUGÉNIE. – Oui, l'empereur, je sais, mais là...

NAPOLÉON III, *à Napoléon Jr.* – Louis ! Il s'est passé une chose affreuse !

NAPOLÉON JR. – Oui, je sais père, vous aviez disparu.

NAPOLÉON III. – Oui. Et profitant de ma disparition, l'ennemi héréditaire prussien en a profité pour s'accaparer une bonne partie du territoire français.

NAPOLÉON JR. – Hein ? Mais...

NAPOLÉON III. – La France n'est plus la France. Il en manque un gros morceau, un très gros morceau, un énorme morceau. À quelques kilomètres d'ici, on parle déjà l'Ostrogoth et l'on se bourre de saucisses et de pommes de terre.

SR PHILOMÈNE. – Il faudrait peut-être lui prendre sa température...

NAPOLÉON JR. – Père, père, calmez-vous. La France est toujours la France.

NAPOLÉON III. – Il nous faut nous organiser. Je connais une petite île au milieu de l'Atlantique où nous pourrions en toute quiétude préparer une contre-offensive...

S^R PHILOMÈNE. – Et peut-être lui administrer un petit purgatif...

Entre Rastagnac.

RASTAGNAC, *pour lui-même.* – Ah, elle va m'entendre, tout impératrice qu'elle est ! Me couper l'autorité sous le pied en faisant délivrer mes prisonniers ! Non mais ! (*Découvrant Napoléon III.*) Ah, par les cornes du grand bouc ! Qu'est-ce que ce cornichon à la graisse d'andouille fait ici ? Vite, demi-tour !

NAPOLÉON III, *à Rastagnac.* – Ah, monsieur le préfet, monsieur le préfet !

RASTAGNAC. – Misère, le cornichon m'a vu ! (*À Napoléon III.*) Votre altesse...

NAPOLÉON III. – Monsieur le préfet, il faut entrer en résistance. Immédiatement.

RASTAGNAC. – Je vous demande pardon ?

NAPOLÉON III. – Je vous prie de bien vouloir sur le champ affréter une embarcation.

RASTAGNAC. – Euh, oui, oui. Bien sûr, votre altesse, sur le champ, oui, je... J'y vais à l'instant.

EUGÉNIE. – Bon. Ça suffit.

NAPOLÉON III, à *Rastagnac*. – Et puis aussi, vous lèverez une armée. Une grosse armée, très forte, avec des canons, des chevaux, des fantassins, enfin, tout ce qu'il faut...

RASTAGNAC. – Naturellement, votre altesse. Je vais lever une armée. D'ailleurs, si vous permettez, je...

EUGÉNIE. – Stop ! On arrête. On se tait. On écoute. Bon. (*À Napoléon III.*) Je ne sais pas ce qui vous arrive, Louis, mais pour l'heure, nous n'avons qu'une chose à faire et c'est de jouer enfin cette opérette. Lever des armées, diriger la résistance depuis l'île de Sainte Hélène, quand vous voudrez, mais après et seulement après. Parce que je vais vous dire, moi, je commence sérieusement à trouver le temps long. Je n'ai jamais vu un feuilleton qui tire à ce point à la ligne. Alors, nous allons tous gentiment aller enfiler nos costumes, faire quelques vocalises, monter sur scène et jouer. (*À Nestorine.*) Madame la metteur en scène, cette colonne est parfaite, elle s'accorde magnifiquement avec le tonneau et le sapin. Quant aux chapeaux à plumes, je suis certaine, et croyez-moi je m'y connais en couvre-chefs, que Vercingétorix aurait adoré en porter un. (*À Napoléon Jr.*) Louis, mon fils, convoquez le chœur et le chef de chœur. (*À Rastagnac.*) Monsieur le préfet, tenez, votre partition. Vos tiendrez le rôle du dieu Borvo. Tss tss tss, vous suivez les costumières et pas de rouspétances, merci. Allez, en scène ! (*À Napoléon III.*) Allez, allez, ouste, en piste, pshht !

S^R PHILOMÈNE. – Ah, ma Gégé, quand tu t'y mets ! (*Tous sortent. Au ciel.*) Merci, hein ?

S^r Philomène sort.

ACTE III

LA FIANCÉE DU SURMELIN

OPÉRETTE : SURMELINA, CHŒUR, DAMONA,
TOUTATIS, ANIMAUX, BELISAMA, LE BARDE, BORVO,
SEQUANA, MARNA, DHUISA. PIÈCE : DURANT ET
DURAND, RASTAGNAC, NAPOLÉON III, EUGÉNIE,
S^R PHILOMÈNE, NAPOLÉON J^R, SOUILLETTE, DEUX
GENDARMES, ODON.

SURMELINA. –

♪ C'est le matin, c'est le printemps,
♪ De m'éveiller, il est grand temps !
♪ Je suis la vie, je suis la source,
♪ Le froid n'entrave plus ma course !
♪ Mes cheveux d'eau partout scintillent,
♪ Crapauds et truites j'émoustille.
♪ Je suis la vie, je suis la joie,
♪ C'est moi, c'est moi, Surmelina !

CHŒUR. –

♪ Surmelina, Surmelina !
♪ Nous sommes, nous, les bons Gaulois
♪ D'une vallée sèche autrefois
♪ Humide et verte grâce à toi !
♪ Ici, nous te rendons hommage.
♪ De nous ne prends jamais ombrage,

♪ Conserve-nous tes frais rivages
♪ Et fais verdier nos pâturages.
♪ Mais voici venir Damona,
♪ Déesse des eaux ! La voilà !

DAMONA. –

♪ Je suis déesse des rivières
♪ Et n'en suis pourtant pas moins mère !
♪ Ô mon enfant, que tu es belle
♪ Émancipée par le dégel !
♪ À ton approche s'esbaudit
♪ La vie par l'hiver endormie.
♪ Fonce, vas-y, arrose et mouille !
♪ Valsent les petites grenouilles !

CHŒUR. –

♪ Valsez, les gre gre, les grenouilles,
♪ Valsez, Surmelina vous mouille !
♪ Ah, glou-glou-glou et floc-floc-floc,
♪ Jamais en vain l'on ne l'invoque !
♪ Ah, mais qui entre des coulisses ?
♪ Par Toutatis, c'est Toutatis !
♪ Le beau tableau ! Il est parfait :
♪ La famille est au grand complet !

TOUTATIS, *enlaçant Damona*. –

♪ Bonsoir, ma chérie, me voici.
♪ Ô joie de me trouver ici
♪ Près de ma fille et de sa mère.
♪ Je suis le plus heureux des pères.
♪ Car il a beau être adultère,

♪ Notre amour est des plus sincères.
♪ Et d'autant plus que le couronne
♪ Cette ravissante enfançonne...

SURMELINA. –

♪ Ô mon papa, ô ma maman,
♪ La vie, quel émerveillement !
♪ Oyez mon petit compliment,
♪ Voulez-vous ? Ce n'est qu'un instant...

DAMONA, à Toutatis à propos de Surmelina. –

« Merveilleuse, exquisite, parfaite... »

TOUTATIS. –

« C'est ça, tout simplement parfaite. »

DAMONA. –

« Nous t'écoutons, Surmelina. »

TOUTATIS. –

« Oui, nous sommes tout ouïe pour toi. »

SURMELINA, appelant ses amis les animaux. – Venez, venez,
petits amis !

Entrent les animaux

CHŒUR. –

♪ Le printemps les a tous réunis !
♪ Les grenouilles et les crapauds,
♪ Les belettes et les blaireaux,
♪ De la forêt les animaux
♪ Pour fair' des ronds, des ronds dans l'eau !

Commence la chanson « Les ronds dans l'eau ».

SURMELINA. –

- ♪ Un bonheur pur
- ♪ Comme un murmure
- ♪ Étreint mon cœur
- ♪ C'est un grand bonheur.
- ♪ Quelle belle nouvelle, mes amis,
- ♪ Nous retrouvons notre paradis !
- ♪ Et pour cela, il faut chanter,
- ♪ Il faut chanter toute la journée !

La musique change brusquement et devient rageuse, terrible et dramatique, annonçant l'entrée de Belisama. Tous les animaux fuient se cacher dans la forêt.

CHŒUR. –

- ♪ Au nom du ciel, par Toutatis !

TOUTATIS, *qui n'a rien remarqué encore de l'irruption de son épouse.* –

« Oui, c'est moi. À votre service... »

CHŒUR. –

- ♪ Là, derrière toi, ton épouse
- ♪ Outragée, ardente, jalouse !
- ♪ Déesse du feu et des flammes,
- ♪ Belisama est là !

TOUTATIS, *découvrant Belisama.* –

- ♪ Ma femme !
- ♪ Ma femme en ce lieu descendue !
- ♪ Par moi-même, je suis perdu !

♪ Par où partir ? Où me cacher ?
♪ Pas de placard ? Tout est gâché !

BELISAMA. –

♪ Je le savais ! J'en étais sûre !
♪ Tu fréquentes cette roulure !
♪ Cette bécasse, ce cageot !
♪ Cette morue, ce cachalot !

TOUTATIS. –

« Belisama, je t'en supplie,
» Inutile d'être impolie... »

BELISAMA. –

♪ Cette traînée, cette cagole,
♪ Cette vulgaire casserole !
♪ Pendant que je fais la cuisine,
♪ Monsieur lutine sa cousine !

TOUTATIS, à Damona. –

« Parce que nous sommes cousins ? »

DAMONA. –

« De loin, vraiment, de très, très loin. »

BELISAMA. –

♪ Moi, Belisama, déesse
♪ Du feu, mon mari me délaisse ?
(À Damona.)
♪ Je t'en ferai baver, traîtresse,
♪ Pour cette odieuse bassesse !
♪ Ah, je te réduirai en cendres,
♪ En cendres, m'entends-tu ? En cendres !

♪ Tu tâteras de mon cautère
♪ Au plus profond de tes viscères !

CHŒUR. –

♪ Des dieux la colère est sans borne,
♪ Surtout quand il s'agit de cornes !
♪ Par bonheur, elle n'a toujours pas
♪ Entraperçu Surmélina...

BELISAMA. –

♪ Mais comment ? Que vois-je céans ?

CHŒUR. –

♪ Horreur ! Malheur ! Ell' voit l'enfant !

BELISAMA. –

♪ Quel est ce petit gargouillis ?
♪ Ce brimborion, ce crachpouillis ?

DAMONA. –

♪ Non !

BELISAMA. –

♪ Et pourquoi non ?

DAMONA. –

♪ C'est ma fille !

BELISAMA. –

♪ Mon cœur et ma raison vacillent !
(*À Damona.*)
♪ Ta fille...

CHŒUR. –

♪ Sa fille...

BELISAMA, à *Toutatis*. –

♪ Ta fille...

CHŒUR. –

♪ Par lui-même, oui, c'est sa fille !

BELISAMA. –

♪ Ah, misère ! Trompée, bafouée,

♪ Moquée, raillée, foulée aux pieds...

TOUTATIS. –

« Il ne faut pas exagérer. »

BELISAMA. –

♪ Tais-toi, répugnant dépravé !

♪ Tais-toi ! Tu n'est plus à mes yeux

♪ Qu'un avorton, qu'un demi-dieu !

CHŒUR. –

♪ Suprême insulte pour un dieu

♪ Et qui plus est le dieu des cieux !

♪ Qu'en dis-tu, Prolix, notre barde ?

LE BARDE. –

« Oh, eh bien, j'en dis que ça barde,

» Que l'avenir du Surmelin

» N'est pas vraiment des plus sereins... »

BELISAMA, à *Toutatis et Damona*. –

♪ Punir votre progéniture,

♪ Me lavera de la souillure !

(Appelant.)

♪ Borvo !

CHŒUR. –

♪ Borvo ? Son frère redoutable,
♪ Dieu des fournaises indomptables ?

BELISAMA. –

♪ Lui-même ! Borvo, viens à moi !

CHŒUR. –

♪ Non !

BELISAMA. –

♪ Si !

DAMONA. –

♪ Non !

BELISAMA. –

♪ Si !

TOUTATIS. –

♪ Non !

Entre Borvo.

BORVO. –

♪ Me voilà !
♪ C'est moi Borvo, dieu des fournaises,
♪ Dans les enfers tout à son aise,
♪ Flambant, cuisant, ardent, brûlant !
♪ Tout à mon feu est esculent ⁽³⁾ !

3. – *Esculent* : Bon à manger.

♪ Ma bouche est un fourneau profond,
♪ Tout se consume en mes tréfonds,
♪ Ma panse est un grand sarcophage,
♪ Je suis le roi des polyphages !
♪ Dis-moi, Belisama, ma sœur,
♪ Je ferai tout pour ton bonheur.

BELISAMA, montrant Surmelina. –

♪ Cette petite créature...

BORVO, à propos de Surmelina. –

♪ Ce filet d'eau, ce ru impur ?
♪ Cette cascad' lilliputienne ?
♪ Ce vil rebut de vespasienne ?

BELISAMA. –

♪ Oui, celle-la ! Enferme-la,
♪ Captive-la entre tes bras,
♪ Entoure-la de blanc phosphore,
♪ Fais que tout d'elle s'évapore !

(À Toutatis.)

♪ Et toi, méchant, coquin, crapule,
♪ Crains fort que je ne t'émascule !

Belisama sort dans un nuage de fumée et dans un grondement de tonnerre.

TOUTATIS. –

« Aïe aïe aïe aïe ! »

DAMONA. –

« Ouille ouille ouille ouille ! »

CHŒUR. –

- ♪ Pauvre de lui ! Pauvres grenouilles !
- ♪ Pour celles-ci, finies les gouilles.
- ♪ Et nous ? Dans quoi cuiront nos nouilles ?

BORVO, *dansant autour de Surmelina et s'adressant à elle.* –

- ♪ Je danse autour de toi, ma belle,
- ♪ Je sèche tout ce qui ruisselle.
- ♪ Langue de feu par ci, par là,
- ♪ Coule, coule, comm' tu voudras,
- ♪ Tout de toi s'évaporerà
- ♪ Tant que mon feu te ardera !

SURMELINA. –

- ♪ Sa langue fouille et me léchouille,
- ♪ Ses vilains doigts me tripatouillent.
- ♪ J'ai chaud, je boue et je m'assèche
- ♪ Tant il me lèche et me relèche !

DAMONA. –

- ♪ Grands nous !
- (*À Toutatis.*)
- ♪ Mon amour, Toutatis,
- ♪ N'est-il pas temps que tu agisses ?

TOUTATIS. –

- ♪ Euh oui, ah oui, bien sûr... Mais quoi ?
- ♪ Avez-vous vu comme il flamboie ?
- ♪ Comment combattre un tel brasier ?
- ♪ Je risquerais de me brûler...

CHŒUR. –

- ♪ La tendre mousse est enflammée !
- ♪ Les jeunes pousses asphyxiées !
- ♪ Rien ne résiste à cette ardeur !

SURMELINA. –

- ♪ De mon trépas, c'est bientôt l'heure !
- ♪ Ah ! Ah !

BORVO, *léchant Surmelina de sa langue de feu.* –

- ♪ Encor' une goutte, ici.
- ♪ Et puis par là ! Et puis ici !

CHŒUR. –

- ♪ Elle est bientôt vaporisée,
- ♪ Entièrement gazéifiée !

DAMONA. –

- ♪ Que de ce crime on en finisse !
- ♪ Y a-t-il de l'eau dans les coulisses ?
- ♪ Qu'on mette un terme à ce supplice !

TOUTATIS. –

- ♪ Allô ? De l'eau dans les coulisses ?
- ♪ Allô ?... Oh ! Ah ! Mais qui va là ?
(*Entrent Sequana, Marna et Dhuisa.*)
- ♪ Marna, Dhuisa et Sequana !
(*À Damona.*)
- ♪ Chérie, regarde, tes cousines !
- ♪ À la rescousse, j'imagine.

CHŒUR. –

♪ La Marne, la Dhuis et la Seine
♪ Font leur entrée sur notre scène !

SEQUANA. –

♪ Eh oui, c'est nous, c'est nous que v'là
♪ Pour notre sœur Surmélina !
♪ Ses cris d'horreur, son désarroi
♪ Ont mis notre cœur en effroi !

DAMONA. –

♪ Belisama, très en colère,
♪ L'a livrée aux mains de son frère !

MARNA, *à propos de la danse de Borvo autour de Surmélina.* –

♪ Affreux tableau qui me révolte !
♪ La pauvre enfant fume et convulse !
♪ Si n'arrêtons cet aquaphage,
♪ Elle finira dans les nuages !

TOUTATIS. –

« Si vous pouviez fair' quelque chose
» Car il est vrai que moi, je n'ose... »

SEQUANA. –

♪ Belisama est en colère,
♪ Elle est victime d'adultère,
♪ Elle pâtit de mille maux.
♪ De là à tuer un marmot...
(*À Borvo.*)
♪ N'es-tu plus donc qu'un feu follet
♪ Pour menacer ce ruisselet,

♪ Pour t'en prendre avec impudence
♪ À ce fleuron de l'innocence ?
(À Marna et Dhuisa.)
♪ Venez, mes sœurs, détrempons-le !

MARNA. –

♪ Arrosons-le, imbibons-le,
♪ Et qu'en tout et pour tout de lui
♪ Ne demeure que de la suie.

SEQUANA, à Dhuisa. –

♪ Danse, Dhuisa, petite sœur,
♪ Lance tes flots avec ferveur
♪ Contre ce monstre antipathique,
♪ Ce vil bourreau géothermique.
(À Marna.)
♪ Et toi aussi...

MARNA. –

« Qui ça ? Quoi ? Moi ? »

SEQUANA. –

♪ Oui, toi.

MARNA. –

« Mais je ne danse pas.
» Déjà, chanter, ce n'est pas ça,
» Mais danser, là, non, vraiment pas... »

SEQUANA. –

♪ Mais si.

MARNA. –
« Tu crois ? »

SEQUANA. –
♪ Mais oui.

MARNA. –
« Ah bon... »

SEQUANA. –
♪ Hardi ! Sur lui, fondons d'un bond !
♪ Mouillez, mouillez, mouillez, mes sœurs !
♪ Inondez toutes ses lueurs !

*Dhuisa, Marna et Sequana dansent autour de Borvo,
l'aspergeant d'eau.*

BORVO. –
♪ Misère, je suis assailli
♪ Par trois rivières en furie.
(*À propos de Surmélina.*)
♪ Abandonnons la chère et tendre
♪ Juste le temps de nous défendre !

Sur une musique endiablée, s'engage une bataille chorégraphiée entre Borvo et les trois déesses des rivières.

SEQUANA, encourageant. –
♪ Mouillez, mouillez !

CHŒUR, DAMONA, TOUTATIS. –
♪ Mouillez, mouillez !

SEQUANA, *idem.* –

♪ Mouillez, mouillez !

CHŒUR, DAMONA, TOUTATIS. –

♪ Mouillez, mouillez !

Borvo parvient à repousser les trois déesses.

CHŒUR. –

♪ C'est le feu qui triomph' !

DAMONA. –

♪ Malheur !

CHŒUR. –

♪ Horreur !

TOUTATIS. –

♪ Absence de bonheur !

BORVO, *reprenant de lécher Surmelina.* –

♪ Je m'en vais finir mon quatre heures...

♪ Ha ha ha ha ! Ha ha ha ha !

Entrent Durant et Durand, suivis d'Eugénie qui tente de les rattraper.

GASPARD DURAND. – Il est là ! C'est lui ! Emparons-nous de lui !

Gaspard Durand et Guillaume Durant fondent sur Rastagnac.

RASTAGNAC. – Hein ? Quoi ? Qui ? Moi ?

NAPOLÉON J^R, *aux Durandt.* – Messieurs, messieurs, du calme, allons, c'est monsieur Raſtagnac!

EUGÉNIE. – C'est le préfet, le serviteur de l'état.

NAPOLÉON III. – Euh oui, mais, Durant, Durand, que faites-vous ici? Vous n'êtes pas en Syldavie?

GASPARD DURAND. – Vos altesses, si vous permettez, cet individu...

GUILLAUME DURANT. – Ce triste individu.

GASPARD DURAND. – Ce triste individu n'est pas au service de l'état.

NAPOLÉON III. – Ah bon?

GUILLAUME DURANT. – Non.

GASPARD DURAND. – Il ne l'est pas davantage à celui de vos personnes.

NAPOLÉON III. – Ah non?

GUILLAUME DURANT. – Non.

GASPARD DURAND. – Cet individu n'est au service que de lui-même et de sa folle ambition.

GUILLAUME DURANT. – Nous avons les preuves!

GASPARD DURAND. – C'est lui, lui qui enleva Souillette et lui fit subir d'abominables tourments pour qu'elle perde sa voix!

SOUILLETTE. – Ah!

GUILLAUME DURANT, à Napoléon III. – C'est lui, votre altesse, qui vous tint séquestré dans les caves de son manoir pendant ces trois longues journées !

NAPOLÉON III. – Ah non, pardon, j'étais retenu par le Kaiser et l'un de ses Huns brutaux et impitoyables.

GASPARD DURAND. – Illusion, votre altesse, illusion. (*Il exhibe le masque de Kaiser de Rastagnac.*) Tenez, son masque !

Guillaume Durant passe brièvement le masque de Kaiser à Rastagnac.

NAPOLÉON III. – Ah !

GUILLAUME DURANT. – Et voyez, celui que vous preniez pour un Huns...

Deux gendarmes entrent en poussant Odon menotté devant eux.

NAPOLÉON III. – Ah ! Le Huns à la choucroute !

GASPARD DURAND, à Odon. – Repens-toi, misérable !

ODON. – Ah, votre altesse, votre altesse, pardon, pardon. Je ne suis pas Huns, votre altesse, même si je suis originaire de l'Aisne. Je ne voulais pas, moi, je ne voulais pas, je vous jure. C'est lui, le préfet, qui m'a forcé. Toute cette choucroute... Me pardonneriez-vous jamais ? En plus, j'ai horreur de la choucroute, ça me ballonne, c'est horrible. Non, jamais je n'aurais dû, jamais je n'aurais dû ! (*Montrant Rastagnac de ses mains menottées.*) Tout ça à cause de ce monstre !

RASTAGNAC. – Tais-toi, misérable extrait de fosse d'aisance ! (*À Napoléon III.*) Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit, votre altesse, sa mère buvait pendant sa grossesse, elle vendait ses appâts à des tripiers, il n'a su parler qu'à dix-sept ans et encore, à peine quelques mots de bas-bourguignon...

EUGÉNIE, *interrompant Rastagnac, aux Durandt.* – Mais enfin, pourquoi ? Pourquoi ces crimes contre l'État, contre l'empereur, contre la France ? (*À propos de Souillette.*) Pourquoi ces crimes contre une innocente dont on peine à croire qu'elle représente une menace quelconque ?

GASPARD DURAND. – Pourquoi, votre altesse ? Pour cela...

Guillaume Durant exhibe une liasse de documents.

NAPOLÉON III. – Qu'est-ce ?

GASPARD DURAND. – Les preuves, votre altesse. Monsieur Rastagnac, ce fourbe préfet, apprenant les vues que la ville de Paris avait sur les eaux du Surmelin, s'est empressé d'acheter les terres où coulaient celles-ci en dissimulant sa véritable identité derrière une société écran...

GUILLAUME DURANT. – La Rastagn'Eau C^{ie}. Une entreprise tentaculaire qui, non contente de s'être accaparée les eaux du Surmelin, n'a pas tardé de faire de même avec toutes les sources alentour. De sorte que...

GASPARD DURAND. – Ce préfet diabolique pouvait désormais vendre son eau à prix d'or aux malheureux assoiffés du pays. Mais ce n'est pas tout !

GUILLAUME DURANT. – Ce préfet méphistophélique se proposait en sus d'accaparer les cours d'eau et les sources de toute la région, de tout le pays!

GASPARD DURAND. – Il se rêvait... En général des eaux! Et il n'a organisé ou improvisé ces enlèvements que pour empêcher cette opérlette dont le succès aurait signifié la ruine de son empire.

NAPOLÉON III, à Eugénie. – Il voulait m'empêcher de chanter?

EUGÉNIE. – Je le crains fort, mon pauvre ami.

RASTAGNAC. – Bien sûr que je voulais l'empêcher de chanter!

GUILLAUME DURANT. – Tais-toi quand tu parles à son altesse!

NAPOLÉON III. – Non, messieurs, laissez-le parler. Tout homme a le droit de se défendre.

GASPARD DURAND, à Guillaume Durant. – Ah bon?

Guillaume Durant hausse les épaules en signe d'ignorance.

NAPOLÉON III. – Parlez, Rastagnac.

RASTAGNAC. – Mais vous empêcher de chanter, c'est un service à rendre à l'humanité. Vous êtes l'inventeur de la cacophonie, les copulations d'un tableau noir et d'une craie blanche, un précipité de castration à vif et d'émasculatation à froid, un combiné de chèvre alémanique et de goret des Landes, un...

NAPOLÉON III, *aux Durantd.* – Bon, faites-le taire, faites-le taire.

GASPARD DURAND, *à Guillaume Durant.* – Ah, je me disais aussi. (*À Rastagnac.*) Tais-toi!

RASTAGNAC. – Me taire ? Ah, mais non ! Il n'en est pas question. Jamais ! Vous m'entendez ? Eh oui, oui, général des eaux, oui ! Vous n'avez donc rien compris ? C'est ça l'avenir. Voilà, je suis l'avenir ! L'eau est une marchandise comme une autre et je serai celui qui en fera le commerce. Quand je vous vois partir à la conquête de terres lointaines pour voler leurs richesses à de malheureux indigènes, j'ai honte ! J'ai honte, car vous ne voyez même pas qu'il y a ici même, sous vos yeux, assez de malheureux à spolier pour devenir infiniment riche, infiniment puissant, infiniment ha ha ha !

NAPOLÉON III. – Bon, ça suffit maintenant. (*Aux Durantd.*) Embarquez-moi cet énergumène. C'est vrai, à la fin, on se croirait au conseil d'administration de la Société Générale.

RASTAGNAC. – M'embarquer ? Ha ha ha ! Tu es encore plus nabot que ton oncle, espèce de vermifuge vétérinaire ! Je prends la poudre d'escampette et je m'en vais conquérir le monde ailleurs. Viens-là, toi, la cantatrice poitrinaire, viens, te dis-je ! (*Il prend Souillette en otage.*) N'essayez pas de m'arrêter ou, je vous préviens, je lui brise l'atlas, l'axis et deux ou trois autres cervicales.

SOUILLETTE. – Ah, non, pitié, monsieur, vous me faites peur !

RASTAGNAC. – C'est bien le cadet de mes soucis. (*Il pousse Souillette sur le parapet du pont du Surmelin.*) Ici, là, je vais fuir par la rivière et tu me serviras de monture aquatique. Ne bouge pas que je t'enfourche tel Poséidon le premier dauphin venu.

SOUILLETTE. – Mais enfin, monsieur...

RASTAGNAC, *à tous*. – Ha ha ha ! Adieu, vallée du Surmelin, adieu la Marne ! Les fleuves de la terre entière connaîtront le joug de mes robinets d'airain. L'Amour, le Rhin, le Nil et le Danube bientôt couleront pour moi ! Ha ha ha !

SOUILLETTE. – Lâchez-moi, lâchez-moi ! Je ne suis pas votre dauphin ! Ernest, mon ours, Ernest, au secours !

Ernest entre.

RASTAGNAC. – Par les barboteuses de Lucifer, encore cette créature pataude et poilue ! (*Souillette se déprend de l'emprise de Rastagnac et trouve refuge dans les bras d'Ernest.*) Tant pis, je n'ai pas besoin de cette planche à repasser. Maman ne surnommait-elle pas son grand requin blanc ? Ha ha ha ! (*Il se juche sur le parapet.*) Préparez-vous au règne hydrique et millénaire de... Rastagnac ! Ha ha ha !

Rastagnac s'apprête à plonger.

SOUILLETTE. – Non, monsieur, ne faites pas ça ! Il n'y a plus...

RASTAGNAC, *en plongeant*. – Ha ha ha...

On entend un énorme bruit sourd. Tout le monde se précipite pour regarder le lit de la rivière.

SOUILLETTE. – Il n'y a plus d'eau.

Les Durandt descendent constater l'état de Rastagnac.

EUGÉNIE. – Aïe.

NAPOLÉON J^R. – Ouh.

NAPOLÉON III. – Hmm.

Souillette pleure dans les bras d'Ernest.

GASPARD DURAND. – C'est fini. Il n'y a plus rien à faire.

EUGÉNIE. – Ah, mon dieu, c'est fini. Pauvre homme. La démesure de son ambition lui sera montée à la tête. Combinée à sa petite taille et son insuccès patent avec les femmes, voilà. Mon dieu, mon dieu, quelle tragédie, quelle tragédie.

NAPOLÉON J^r. – C'est vrai, mais l'empereur est là, votre époux...

EUGÉNIE. – Votre père... Oui, vous raison. (*À Napoléon III.*)
Louis, mon ami...

NAPOLÉON III, *distrain*. – Oui ? Mais quand même c'est triste, non, comme fin, pour une opérette ?

EUGÉNIE. – Il ne tient qu'à vous de la rendre plus heureuse...

NAPOLÉON III. – Ah oui ? Et comment ?

EUGÉNIE. – L'opérette existe, vous y avez chanté. L'eau du Surmelin peut revenir aux habitant de la vallée.

NAPOLÉON III. – Ah, effectivement, oui, c'est vrai, j'avais complètement oublié. Mais oui, bien sûr, naturellement. (*Au public.*) Eh bien, chers amis du Surmelin, je suis heureux de pouvoir vous dire que grâce à vous, j'ai compris que l'eau n'est à personne, elle est à tous, et aussi aux petites bêtes, aux petites mais aussi aux grosses, comme les vaches par exemple, ou les chevaux, et aussi aux arbres, et aux fleurs, et... Enfin. C'est pourquoi dès demain, à mon retour à Paris, de cette main, la

droite, donc, oui, la droite, je signerai le décret impérial qui vous rendra des eaux du Surmelin la jouissance éternelle.

LES HABITANTS. – Hourra ! Hourra !

EUGÉNIE. – Vous avez bien fait, ami. (*Au public.*) Voilà. C'est ainsi que s'achève « La fiancée du Surmelin », une longue aventure qui nous aura tous tenus en haleine, et...

SOUILLETTE, *criant de surprise.* – Ah !

Tout le monde se tourne vers elle.

EUGÉNIE. – Que se passe-t-il ?

SOUILLETTE. – C'est Ernest !

NAPOLÉON III. – L'ours ?

SOUILLETTE. – Justement, non ! Ce n'est pas un ours !

NAPOLÉON III. – Ah bon ? Un mouflon, peut-être ?

SOUILLETTE. – Pas du tout !

ERNEST. – Je suis un homme.

SOUILLETTE. – Ô Ernest !

ERNEST. – Durant toutes ces années, j'ai caché mon humaine nature sous la défroque duveteuse d'un ours pour ne point effaroucher ta candeur, Souillette, et pour tenir éloignés tes rares ennemis. En réalité, je suis le fils du maraîcher, Nicolas. Or, mon cœur depuis toujours bat pour toi d'un tendre amour. Ô Souillette, Souillette, veux-tu m'épouser ?

SOUILLETTE. – Ô Ernest, Ernest ! Mon cœur lui aussi battait pour toi alors même que je te croyais un ours. Ô mon Nicolas !

ERNEST. – Euh, non, Nicolas, c'est mon père. Moi, c'est Gaston.

SOUILLETTE. – Gaston ? Ah... Mais enfin, ce n'est pas grave.

ERNEST. – Et donc ?

SOUILLETTE. – Oui ! Oui, de toute mon âme, je veux t'épouser !

TOUS. – Hourra ! Hourra !

SOUILLETTE. – Chantons !

TOUS. –

♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
♪ Des ronds dans l'eau et plus la boue.
♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
♪ Soyons fripouille et mouillons-nous !

SURMELINA. –

♪ Quand on naît grenouille,
♪ Déjà, têtard, on patauge gaiement.
♪ Ça part en quenouille,
♪ S'il n'y a plus d'eau là-dedans !

TOUS. –

♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
♪ Des ronds dans l'eau et plus la boue.
♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
♪ Soyons fripouille et mouillons-nous !

SURMELINA. –

- ♪ Quand on est bien verte,
- ♪ On est reinette, on quitte ses parents,
- ♪ mais une mare toute sèche,
- ♪ On ne s'installe pas dedans.

Tous. –

- ♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
- ♪ Des ronds dans l'eau et plus la boue.
- ♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
- ♪ Soyons fripouille et mouillons-nous !

SURMELINA. –

- ♪ Quand vient la vieillesse,
- ♪ En cassolette ou en croquant,
- ♪ On devient digeste,
- ♪ Mais l'eau n'a rien à voir là-dedans.

Tous. –

- ♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
- ♪ Des ronds dans l'eau et plus la boue.
- ♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
- ♪ Soyons fripouille et mouillons-nous !

SURMELINA. –

- ♪ Ah, mes bons amis,
- ♪ Que de joie, que de bonheur !
- ♪ Ainsi va la vie
- ♪ Entre joie et pleurs !

Tous. –

- ♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
- ♪ Des ronds dans l'eau et plus la boue.
- ♪ Faisons des ronds, des ronds, des ronds dans l'eau,
- ♪ Soyons fripouille et mouillons-nous !

RIDEAU.

(OUF!)

DA4P

